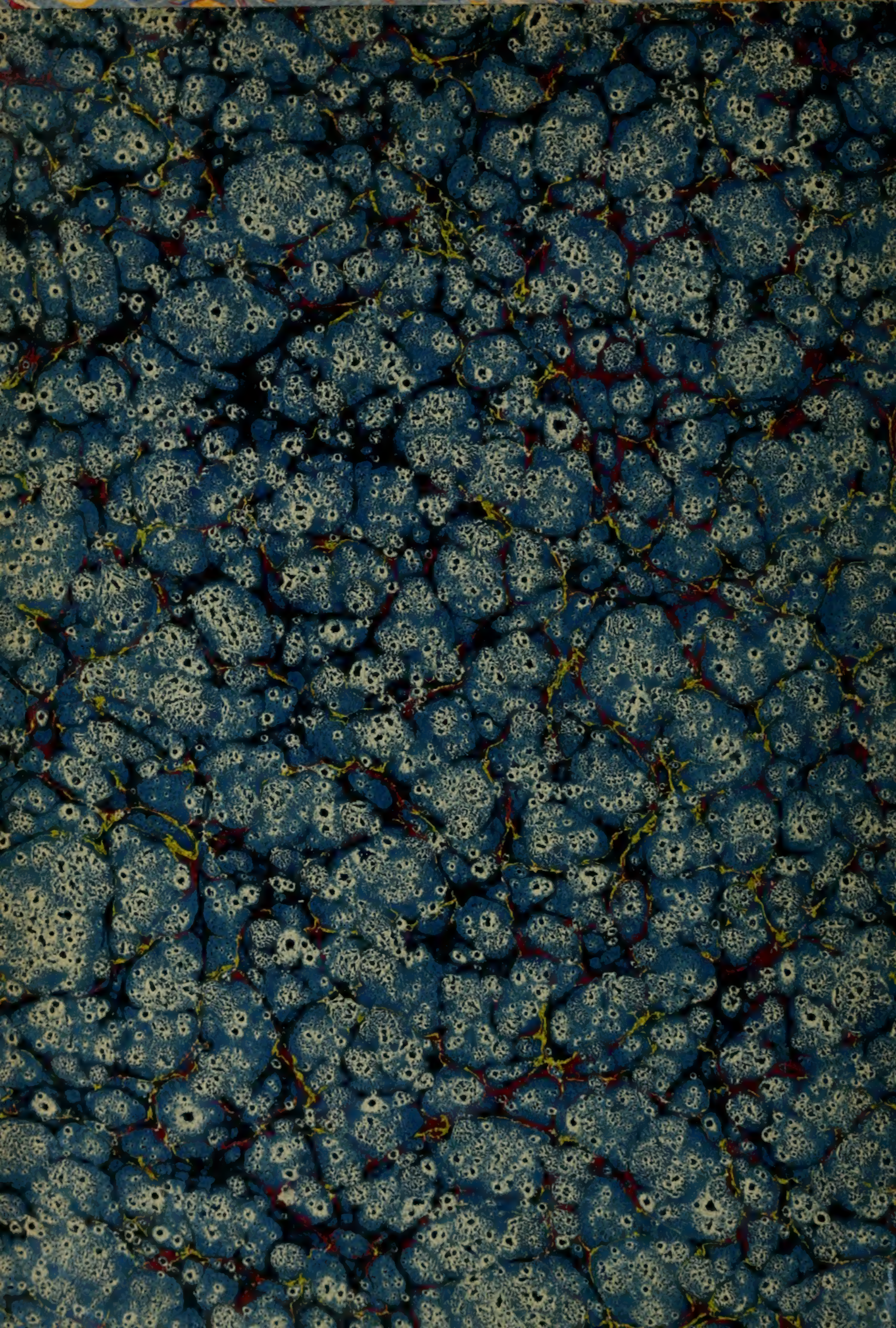

PQ
2359
M5M4





MÉDÉE

CATULLE MENDÈS

MÉDÉE

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS

Représenté
Au THÉATRE SARAH-BERNHARDT
(Octobre 1898)
et
A la COMÉDIE-FRANÇAISE
(Juin 1903).

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1903

A Madame

Catulle Mendès

DISTRIBUTION

—

AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT

1898

MÉDÉE	Mmes	SARAH-BERNHARDT.
LA NOURRICE		MARIE GRANDET.
CRÉUSE		MARTINOFF.
IRION		MARCILLY.

LES CORINTHIENNES

(CHŒUR)

CALLIDICE	BLANCHE DUFRÈNE.
DAPHNÉ	SEYLOR.
CÉLÉNO	LABADY.
MYRTO	BERTHILDE.
BYBLIS	MARCYA.
DAULIS	DE PONTRY.
ANEXANDRA	CANTI.

JASON	MM.	ALBERT DARMONT.
LE GOUVERNEUR		RIPERT.
ÉGÉE		JEAN DARA.
CRÉON		JAHAN.
UN VIEILLARD		STÉBLER.
UN GUERRIER		LAURENT.
UN HOTE		MAGNIN.
UN SERVITEUR		CAUROY.
UN HOTE		RIGLER.
UN JEUNE HOMME		NEVILLE.
UN HOTE		CHAPERNEL.
UN SERVITEUR		DUPUIS.
d°		BECKER.
d°		MYRIL.

Femmes, Jeunes Filles : Mmes BOULANGER, REDZÉ, BOSSA, PARRIAUX, ROSINE.

DISTRIBUTION

—

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

1903

JASON	MM. Albert Lambert fils.
UN SERVITEUR	Falconnier.
UN GUERRIER	Hamel.
UN HOTE	Charles Esquier.
LE GOUVERNEUR	Louis Delaunay.
ÉGÉE	Ravet.
CRÉON	Garry.
UN JEUNE HOMME	Laumonier.
UN VIEILLARD	Gaudy.
UN HOTE	Laty.
MÉDÉE	Mmes Segond-Weber.
IRION	Delvair.

LES CORINTHIENNES
(chœur)

CALLIDICE	Geniat.
ANEXANDRA	Louise Silvain.
DAPHNÉ	Yvonne Garrick.
LA NOURRICE	Madeleine Roch.
UNE SERVANTE	Faylis.
UNE FEMME	Lherbay.
CRÉUSE	Daugé.
LES ENFANTS	La Petite Ugazio. La Petite Jazierski.

Près de Corinthe.

A gauche, c'est l'entrée du palais des rois éolides. On voit, entre des colonnes, les marches du seuil.

En face, un entassement noir de marbres taillés et de marbres bruts, où se hérissent des sapins, où rampent des plantes sauvages ; sur une porte de bronze sombre sont figurés les attributs — en rouge brun, s'effaçant, — d'Hécate Triforme. C'est l'apparence d'un temple funèbre, creusé dans la montagne, bâti avec la montagne. Quand la porte s'ouvre, on voit, vaguement, un autel dont les marches descendent jusqu'à l'entrée ; et des choses sanglantes, peut-être des restes affreux de sacrifice, rougeoient entre des trépieds noirs, enlacés de reptiles ; la figure d'Hécate est devinée, telle qu'on l'imagine apparaissant dans la fumée des cérémonies magiques.

Sur la rude colline monte, derrière les plus hautes roches, un chemin qui revient sur lui-même et se perd, invisible.

Au fond, à droite, Corinthe, lointainement lumineuse dans la vallée.

A droite aussi, — vers le second plan — les chemins fleuris qui montent de Corinthe au palais des rois.

A droite encore, une manière d'autel en hémicycle ; sièges aux pieds de bêtes ; des statues se dressant au rebord ; celle d'Eros, non enfant, mais jeune guerrier aux armes d'or.

ACTE PREMIER

Des hommes armés et des serviteurs sont groupés sur les marches du palais, onchées de fleurs ; des servantes agitent rythmiquement des encensoirs.
La porte de bronze du temple d'Hécate est close.
Une femme, parmi les rochers, en un vêtement sombre, de la couleur du marbre, se distingue à peine d'eux; elle reste immobile, la tête vers le lointain. Personne, d'abord, ne la verra, ou ne prendra garde à elle.
Venant de la ville, dans un bruit de fête, et précédées d'adolescents qui portent des torches fleuries et allumées, entrent à reculons, par groupes, lentement et gracieusement dansantes, les femmes de Corinthe.

C'est le plein jour, l'ardent soleil.

ACTE PREMIER

LES JEUNES FILLES CORINTHIENNES

Mêlez sur le chemin la rose au lys farouche !
Avec le royal père et l'héroïque époux,
Créuse dont les yeux sont doux
Vient, l'innocence au front et l'amour sur la bouche.

Les jeunes filles corinthiennes se sont placées devan le temple obscur, montent sur les rochers, se tournent vers le cortège, jettent des fleurs, de plus haut

LES JEUNES FEMMES CORINTHIENNES

A la torche d'Hymen, jeune dieu parfumé
Qui dans chaque main porte une moitié d'étoile,
Elle a brûlé le dernier voile
Où dormit sa pudeur avant d'avoir aimé !

Les jeunes femmes corinthiennes ont pris place à droite, au premier plan, en une danse presque immobile, vers le cortège.

LES VIEILLES FEMMES CORINTHIENNES

Aux autels d'Artémis qu'une âpre pourpre arrose,
Pour payer la rançon de sa virginité
Ses mains de neige ont apporté
Une colombe blanche et que le sang fit rose.

Les vieilles femmes, balançant des corbeilles pleines de présents, précèdent immédiatement le cortège nuptial. Elles prennent place à gauche, près du palais, non loin des servantes.

Paraît Créuse, entre Créon et Jason, suivie de la foule corinthienne. Le cortège traverse obliquement la scène, se rapproche du palais, pendant que s'écartent du seuil les servantes.

UNE SERVANTE DU PALAIS

Maintenant au palais des rois éoliens
S'ouvrira le cher lit de mystère et de myrrhe
Où la vierge en tremblant admire
De changer sa ceinture à de plus doux liens !

Créon est debout sur le seuil, tourné vers la foule.

CRÉON

Hommes Corinthiens aux poitrines valides,
Ecoutez-moi, très chers aux Princes Eolides !

J'ai deux fardeaux, hélas ! la couronne et les ans ;
Et je monte à mon trône avec des pieds pesants.
Donc, pour Créuse, enfant d'une épouse pleurée,
J'ai choisi le Héros à la gloire dorée,
Jason, resplendissant vainqueur des noirs Palus ;
Et qu'il soit votre roi quand je ne serai plus.

UN HOMME ARMÉ

à Jason

Que feras-tu, héros, lorsque, chassés naguère,
Ceux d'Epire viendront sur leurs barques de guerre?

JASON

Je vaincrai, d'or vermeil et de sang noir vêtu.

LA SERVANTE

à Créuse

Quand Jason combattra, femme, que feras-tu?

CRÉUSE

De ses victoires, sur la toile, si je l'ose,
Je broderai le sang avec la laine rose.

Le père et les époux pénètrent dans le palais, suivis des hommes en armes, des adolescents porteurs de torches, des hôtes, (hommes et femmes) et des servantes qui agitent les encensoirs.

LA SERVANTE

Maintenant, au palais des rois éoliens,
S'ouvrira le cher lit de mystère et de myrrhe,
Où la vierge en tremblant admire
De changer sa ceinture à de plus doux liens !

Pendant que les servantes montent les marches du seuil, les Corinthiennes, groupes mêlés, les vieilles se parlant bas, les femmes chuchotant, les jeunes filles ramassant les fleurs hyménéennes, et riant, s'en retournent vers la ville, lentement... et la scène va être vide, la musique finissant en murmures..... lorsque, de très loin, tantôt des profondeurs du temple d'Hécate, tantôt d'entre les roches qui dominent les portes du temple, retentit horriblement la voix de .

MÉDÉE

invisible

Malheur! malheur!

Les Corinthiennes s'arrêtent, ou reparaissent; et quelques servantes du palais, revenant aussi, se tiennent sur le seuil.

LES JEUNES FILLES CORINTHIENNES

Qui crie ainsi?

La voix de

MÉDÉE

Malheur! malheur!

LES JEUNES FEMMES CORINTHIENNES

Tel aux livides nuits aboie un loup hurleur!

LA SERVANTE

descendant les marches

C'est celle que Jason n'aime plus! C'est Médée,
C'est la répudiée et la dépossédée.

LES VIEILLES FEMMES CORINTHIENNES

Quoi! n'avait-elle pas des fils?

LA SERVANTE

Elle en a deux
Que l'on garde au palais, des jouets autour d'eux;
Et l'on prend soin de leur enfance délicate.
Mais elle rôde, horrible, aux creux autels d'Hécate,
Seuil d'airain noir, mur d'âpres roches où, rampant,
Le lierre dès le soir se détire en serpent.

LES JEUNES FILLES

Avisant la femme vêtue de sombre, qui rêve, étendue sur les rochers, pareille à eux

Et quelle est celle-ci qui médite, accoudée
Vers le lointain?

LA SERVANTE

C'est la nourrice de Médée.
Souvent l'étrange rêve à son pays natal...

Toutes s'approchent de la forme obscure et la considèrent curieusement, craintivement. Elle remue à peine, remue davantage, se soulève, se tourne, livide, triste, aux longues tresses blanchissantes... Les Corinthiennes et les servantes s'écartent, celles-là vers la ville, celles-ci vers le palais, et formeront deux groupes attentifs, inclinés vers la forme mystérieuse, qui, sans les voir, parle d'abord, comme en rêve, d'une voix lointaine et déchirée.

LA NOURRICE

Dieux ! Dieux ! et toi, Destin aux Dieux même fatal !
Pourquoi sur l'onde haute aux fluides descentes
Glissa-t-elle parmi les îles bleuissantes
La nef sonore vers le solaire trésor ?
Oh ! sur le Pélion que n'est-il arbre encor,
Intact de la cognée et fier de l'or des gommes,
Le pin qui fut la rame aux mains des jeunes hommes !
Elle n'aurait point fui pour l'amour de Jason
Vers Iolchos avec le crime et la Toison,
Médée ! on n'eût point vu, pour que son charme opère,
Filles de Pélias ! les chairs de votre père
Se chercher par tronçons comme des vers mouvants !
Avec l'homme sauvé des monstres et des vents
Elle n'eût pas connu l'exécrable Corinthe !
Naguère, ils y vivaient sans querelle et sans crainte
Et la paix de l'hymen habita leur maison ;
Un adage ancien le dit avec raison :
Du foyer des époux toute peine est absente
Si l'un ne peut vouloir, que l'autre ne consente.
Mais, maintenant, le sort contre elle s'est tourné ;
Jason trahit l'anneau que sa droite a donné,
Pour le trône et le lit d'une vierge adultère ;
Et, veuve d'un vivant, l'épouse solitaire

S'indigne et montre aux dieux jurés par les serments
Sa couche vide, et crie, en proie aux noirs tourments,
Et dans une équitable et funeste colère
A ses affreux bienfaits compare leur salaire !
Sans repos ni sommeil, prostrée, au front terreux,
Le temps fondant en pleurs de son œil fixe et creux,
Elle gît, sourde autant que la roche marine ;
Ou bien, tournant le pli de sa nuque ivoirine,
Elle dit son remords tendre d'avoir quitté,
Pour l'infidèle, son cher père, et sa cité,
Et la maison natale en sa Colchos chérie !
Souffrir apprend combien est douce la patrie...
Mais, étrange parmi les mères des vivants,
Elle ne sourit pas en voyant ses enfants,
Et je tremble en mon cœur, sachant quelle est Médée !
J'ai peur qu'un soir, d'un œstre infaillible guidée,
Dans la maison qui fut sa maison, vers le lit
Qui fut son lit, tâtant les longs murs que pâlit
La complaisante horreur d'Hécate maternelle,
Elle entre, et, le fer nu sur l'épouse nouvelle
Et l'époux, couple heureux que l'amour resserra,
Les éveille, d'un coup qui les rendormira !
Le sang rougit le flot des cheveux de Créuse...
Puis (rage immolatrice et qu'aucun crime n'use)
J'ai peur qu'en caressant ses fils, agneaux offerts,
Médée... elle est terrible à l'égal des enfers !

Et qui lutte de fiel, d'orgueil imprécatoire,
Avec elle, et d'horreur, n'aura pas la victoire !

Elle demeure silencieuse comme en l'épouvante de sa vision. Toutes les femmes l'ont écoutée en tremblant.

LA SERVANTE

Je fuis celle qui hait les maîtres que je sers !

Les servantes rentrent dans le palais

LES JEUNES FEMMES

Pendant que les vieilles prennent dans leurs bras les jeunes filles effrayées

Je plains celle qui lève au ciel des bras déserts !

Puis, venant de la ville, c'est un bruit de pas et de voix ; des enfants accourent en jouant, comme au retour de l'école, conduits et surveillés par des hommes. — Les enfants de Médée et de Jason marchent un peu en avant de leur gouverneur ; celui-ci s'entretient à voix basse avec les autres hommes, tandis que ses deux élèves s'approchent de la nourrice.

LA NOURRICE

Mais voici que du stade et des jeux agorées
Reviennent les enfants, chères têtes dorées.

Elle les caresse, les embrasse.

Avez-vous bien couru? Vous donna-t-on le prix?

L'AÎNÉ

Montrant sa petite couronne de lauriers d'or

Vois!

Il joue avec son frère.

LA NOURRICE

La mère est en pleurs. Mais les jeunes esprits
Ne savent pas souffrir.

Elle les embrasse encore.

Comme l'aîné ressemble
A Jason! — L'autre aussi lui ressemble.

Ils vont en jouant vers le temple, elle les saisit, les arrête.

Et je tremble.

Cependant, avec ceux qui les surveillent, les autres enfants sont sortis par le fond à gauche, par de là le palais, et le gouverneur, après avoir salué les hommes qui s'éloignent, s'avance.

LE GOUVERNEUR

Servante de Médée aux demeures des rois !
Quand elle sent choir d'elle amour, gloires et droits
Comme un arbre flétri pleure des feuilles mortes,
Vieille, que fais-tu là, seule, devant les portes ?

LA NOURRICE

Compagnon des deux fils du déloyal amant,
Comme une chienne hurle, au seuil, lugubrement,
Quand l'incendie emplit la maison lézardée,
J'ai crié vers le ciel les douleurs de Médée !

LE GOUVERNEUR

Hélas ! un nouveau mal aggravera ses maux.

LA NOURRICE

Quel nouveau mal ?

LE GOUVERNEUR

On peut le dire en peu de mots.
Tout à l'heure, passant, au retour de l'arène,
Près de la murmurante et limpide Pirène,
(Là, des vieillards, assis, parlent, jouant aux dés)
J'entendis que selon des desseins accordés
Médée, avant ce soir, serait comme une vile
Esclave...

LA NOURRICE

Chassée ?

LE GOUVERNEUR

Oui.

LA NOURRICE

Du temple ?

LE GOUVERNEUR

Et de la ville.

LA NOURRICE

Comme une esclave ? non, la fille du Soleil
Montera sur un char au pompeux appareil
Et celles du palais, longtemps, la suivront, toutes !

LE GOUVERNEUR

Elle ira sans escorte et les pieds nus aux routes.

LA NOURRICE

Mais sans doute pour qu'en la prochaine cité
Lui soient offerts l'hommage et l'hospitalité,
Elle aura l'or solaire et les tissus d'étoiles ?

LE GOUVERNEUR

Créon gardera l'or, et Créuse les voiles.

LA NOURRICE

Mais, du moins, les enfants que lui donna Jason,
Dans la riche demeure où tout est à foison
Jouiront du doux gîte et des jeux de leur âge ?

LE GOUVERNEUR

Avec elle et comme elle ils fuiront sous l'outrage.

LA NOURRICE

Quoi ! pour plaire au vieux roi chétif et tout-puissant,
L'époux traître à l'excès d'un tel crime consent,
Et Médée à ce point lui peut être importune ?

LE GOUVERNEUR

Toujours l'homme est l'ami de la haute fortune.

LA NOURRICE

Où fuira-t-elle, hélas ! haïe... Oh ! dans quels lieux
Dont elle n'offensa ni les rois ni les dieux
Trouvera-t-elle au moins une accueillante tombe ?
Cache-lui quel désastre encore la surplombe,
Car sa rage s'augmente à de pareils défis ;
Oh ! ne lui verse pas, surtout devant ses fils,
Le fiel que le destin joint à sa coupe amère...

LE GOUVERNEUR

Que crains-tu donc pour eux?

LA NOURRICE

Je crains...

La voix de

MÉDÉE

Malheur!

LA NOURRICE

Leur mère!

Précipitamment elle fait rentrer dans le palais les enfants que suit le gouverneur. — Les trois groupes du chœur se rapprochent du temple. — Depuis le premier cri de Médée, le jour s'obscursit, s'obscurcira davantage à chaque cri ; la scène sera presque tout à fait sombre à l'apparition de Médée. — Mais le point où apparaîtra Médée sera rouge, comme d'une flamme surgissant du cœur de la montagne.

LES JEUNES FILLES

Entendez-vous le cri?

La voix de
MÉDÉE

Malheur!

LES VIEILLES FEMMES

Il planc, et fond!

La voix de
MÉDÉE

Malheur!

LES JEUNES FEMMES

D'entre les rocs, il sort, comme du fond
D'un enfer, par la bouche obscure des crevasses!

LA NOURRICE

qui revient du palais et se précipite, suppliante, vers le temple

Toi qu'allaitaient d'amour mes mamelles vivaces,
Reine! ne tète plus le lait noir, pleur à pleur,
De la haine au sein vide et déchiré!..

MÉDÉE

apparaissant

Malheur!

Elle se dresse au sommet de la montagne, de derrière une roche; seule, elle est lumineuse dans l'obscurité; et, vêtue d'écarlate et d'or, elle ouvre peu à peu de longs bras d'où pendent des voiles noirs. — Elle semble, dans l'haleine rouge du mont, un colossal papillon de nuit, formidable comme un aigle, — ou un vampire aux ailes étendues.

MÉDÉE

Seule dans tout le ciel j'ouvre et surprends l'augure
De la catastrophe, aigle à l'énorme envergure!
Et l'épouvantement
Tombe comme un duvet du moindre battement
De ma grande aile obscure.

L'Empuse des ravins pleins de rauques querelles
Croit voir l'oiseau de Zeus, lourd de foudre et de grêles,
Ou la chauve-souris
D'Hadès, semant la fièvre et les baumes pourris
Des mares pestilentielles?

Quand surviendra l'effet de mes volontés fortes
L'éploîment de mon ombre avec ses griffes tortes
De crimes ou de remords,
Sera le vaste deuil planant sur tous les morts
Et sur toutes les mortes!

LES JEUNES FEMMES

A voix basse, courbées, sans oser se retourner vers Méd·

Celui qui vit, au bord du Fleuve,
Passer, spectre, Hécube la veuve
Ou Niobé qui se voilait,
Eut moins de sacrée épouvante
Que ne m'en causa la vivante
Qui tout à l'heure, là, parlait,
Et sous sa vaste voix qui tombe
Mon âme est comme une colombe
Qui se sent prise en un filet.

Médée est descendue entre les roches, tantôt visible, tantôt disparaissant; elle s'accoude, elle se penche avec des bras lentement, tendrement tordus. — Le jour reparaît peu à peu. Médée est plus doucement lumineuse.

MÉDÉE

Quand Jason parut sur la nef sonore,
Porté par le flot doucement grondant,

Je pâmai de délice et crus qu'à l'occident
Se levait une aurore.

Pour le charme propice ou le charme qui nuit,
Sous le vol des stryges acerbes
Allez seules, au bord des marais de la nuit
O cueilleuses! cueillir les herbes!

Je reste avec Jason pour l'amour de ses yeux!
Au bord de ses chers yeux doux et pernicieux
J'ai cueilli des touffes de crimes;
Des membres dispersés battent sur nos chemins...
Mais je sens ses baisers à mes affreuses mains
Comme le pardon des victimes!

Elle descend encore; elle est debout, devant la porte de bronze.

Géantes de l'ancien cahos!
Aux mains pleines de bons fléaux!
Épouvantables sœurs de la fille d'Hécate!
Tisiphone hâtant, d'un fouet qui siffle et mord
Le bétail des forfaits aux labours de la Mort;
Toi, Mégère, emportant la ville scélérate
Et le trône comme un enfant sous ton manteau,

Et toi, la meilleure, Alecto,
Dont la morsure a d'âpres rocs, dans son étau,
Pareils aux dents d'un antre,
Voyez ceci, démons terribles aux ingrats :
Une femme tient dans ses bras
Le mari de mon cœur et les fils de mon ventre!

LES JEUNES FILLES

Aux illustres amours
Hélas ! qu'il est de peine.
Mes sœurs, filons la laine
En nos humbles séjours.
Tant d'amour ? trop de haine;
Mieux vaut la paix toujours.

LES VIEILLES FEMMES

s'approchant de la nourrice qui est demeurée prosternée vers le temple

Vieille, dis à Médée au grand cœur, qu'elle vienne ;
Je la plains et voudrais lui parler, femme ancienne
Dont les yeux ont souvent pleuré.

LA NOURRICE

Quand on la trouble en sa douleur elle est pareille,
Roulant les yeux, à la lionne qu'on réveille.
Cependant je t'obéirai.

Elle se lève et monte vers Médée, tandis que parlent les jeunes femmes corinthiennes et que le jour revient tout à fait.

LES JEUNES FEMMES

Souvent l'époux trahit;
Mais, sans douleurs trop vastes,
Celles des humbles castes
Ont l'auguste profit
De leurs tendresses chastes :
Le berceau près du lit.

MÉDÉE

Sur la scène, et s'avançant appuyée à l'épaule de la nourrice. — Le jour réel a reparu.

Soit, je leur parlerai. — Mais toi, d'abord, nourrice
Réponds. Lorsque Créuse (oh ! que ce nom périsse !)

Venait parmi les chants du cortège fleuri,
Quelle robe avait-elle en suivant son mari ?

LA NOURRICE

Je ne sais.

MÉDÉE

Rose ou blanche ? Enfin, lui seyait-elle,
Cette robe ? Créuse était belle ?

LA NOURRICE

Non...

MÉDÉE

Belle.
Et quel voile devant la pudeur de ses yeux ?

LA NOURRICE

Un voile léger, d'or.

MÉDÉE

Je lui réserve mieux.
Et sans doute la foule, ainsi qu'un serpent souple
De lauriers et de fleurs, entourait l'heureux couple ?

LA NOURRICE

La foule fait toujours ce qu'aux maîtres il plaît.

MÉDÉE

Et Jason, en menant Créuse, lui parlait ?

LA NOURRICE

Peut-être. C'est l'usage au jour des hyménées.

MÉDÉE

Lui parlait-il selon les règles ordonnées
Ou bien comme un amant, jeune, heureux, éperdu
Fou, se plaint du retard au bonheur attendu ?

LA NOURRICE

Etant assez loin d'eux, je ne pouvais entendre

MÉDÉE

Ou bien c'est qu'il parlait à voix basse, et très tendre.
A quelle heure propice à leurs cœurs amoureux
Le lit d'hymen, — mon lit ! — s'ouvrira-t-il pour eux ?

LA NOURRICE

C'est après le festin nuptial la commune
Coutume de veiller jusqu'à la bonne lune.

MÉDÉE

Mère ! mère ! ce soir, Hécate, tarde un peu
Afin que s'accomplisse, avant leurs vœux, mon vœu !
Toi, dis encor. Jason, selon ce qu'il t'en semble,
Aime-t-il ses enfants, fronts où son reflet tremble ?

LA NOURRICE

Il les aime, à coup sûr.

MÉDÉE

Quand je n'étais pas là,
Jouait-il avec eux ?

LA NOURRICE

Un jour, il m'appela.
Il fallut sortir tous les jouets de l'armoire

MÉDÉE

Qu'il était bon ! — Que leur disait-il ?

LA NOURRICE

Leur mémoire
Puérile a gardé des éblouissements
D'aventures de gloire en des contes charmants.
Il leur disait Colchos d'or céleste inondée...

MÉDÉE

Et qu'ils y trahiraient, eux, une autre Médée !

Tais-toi, j'en sais assez. L'infernale Thémis
M'entend. Je suis vengée.

LA NOURRICE

Oh! comment?

MÉDÉE

J'ai des fils.

Elle marche vers les trois groupes du chœur, elle parle d'abord aux vieilles Corinthiennes.

Ainsi qu'il vous a plu, femmes, je sors du temple,
Et je viens. Mon malheur vaut bien qu'on le contemple
Au reste, l'on accuse avec raison d'orgueil
Ceux qui ne viennent pas au-devant de l'accueil.

LES JEUNES FEMMES

Nous aimons tes douleurs et nous gémissons d'elles.

Médée s'assied en avant de l'hémicycle; c'est, autour d'elle, en diverses attitudes attendries, l'inclinaison de tout le chœur. — La nourrice, surveillant l'intérieur du palais, s'asseoit sur une marche du seuil.

MÉDÉE

En de plus affreux maux, me seriez-vous fidèles?

LES JEUNES FILLES

Nous pleurerons, si tu pleures...

MÉDÉE

Vous pleurerez.

Après un silence

De tous les êtres par des êtres engendrés
La femme, je le crois, est le plus misérable.
D'abord, d'or ou d'argent, de nefs, de sol arable,
(Ou d'un prix plus atroce en de sanglants accords!)
Il lui faut acheter le maître de son corps,
L'époux. Choix périlleux. Erreurs définitives.
Car un mauvais renom suit les tristes captives
De l'hymen, qu'en chassa l'injure des dégoûts;
Et l'épouse ne peut répudier l'époux.

Sans doute le cœur frais des vierges s'intéresse
A la surprise d'or de la neuve caresse;
Et la femme se plaît à vivre et c'est charmant
Lorsque la paix d'un double et tendre assentiment
Fait les repas joyeux et claire la demeure
Et doux, le lit! Sinon, il vaut mieux qu'elle meure.
Quand les hommes sont las des plaisirs trop permis
Ils ont les jeux, les vieux et les jeunes amis;
Ils boivent aux festins sans encourir de blâme...
Mais la femme vit seule, et pour une seule âme!
Ils s'arment pour la guerre et tentent les périls
Tandis que nous filons « heureuses », disent-ils...

Violente

Le fardeau grossissant que notre flanc balance,
Plus lourd qu'un bouclier, blesse autant que la lance,
Et la femme, en l'effort où son ventre se fend,
Plus qu'eux à faire un mort, risque, à faire un vivant!

Les femmes qui l'approuvent, se rapprochent encore.
Elle baisse la voix, elle se rassied.

Mais, ô tristes, voici la plus infortunée!
Vous habitez la ville où votre mère est née;
Vieille, tu te souviens de tout ce que tu vois,
Si l'on te parle mal, tu reconnais la voix
Et c'est une douceur dont s'émousse l'offense.

Jeune femme, tu peux, aux sœurs de ton enfance,
Demander la pitié des torts de ton mari;
Vierge, si tu te plains après avoir souri,
Ton frère te console, enfant qui te ressemble,
Avec des jeux que vous avez appris ensemble.
Mais moi qu'un traître amant traîna comme un butin
De ma chère patrie en ce pays lointain,
Moi qu'il ravit princière, et qu'il quitte exilée,
Sans parents, sans amis, je n'ai, moi, désolée,
Sur ce sol étranger trop cruel pour s'ouvrir,
Ni des bras où pleurer ni des cœurs où souffrir!

LA NOURRICE

Se levant et accourant

Créon vient. Il se hâte, il s'écrie, et te nomme.

MÉDÉE

Un très mauvais démon pousse ici ce vieil homme!
Certes, fût-elle sœur ou fille de l'enfer,
La femme est peu hardie et, rien qu'au bruit du fer,
Défaille... Mais, lésée en les droits de sa couche,
Elle est, plus que la louve et que l'aigle, farouche!

LES VIEILLES

Malheureuse au grand cœur, crains le pouvoir des rois.

LA NOURRICE

Voici Créon.

MÉDÉE

Bien.

Aux jeunes filles

Vous, chassez de vains effrois.
Non moins que la fureur la ruse sert ma tâche ;
Et, s'il le faut, j'aurai la force d'être lâche.

Le chœur se disperse et se dispose derrière l'hémicycle, en groupe harmonieux. Créon entre, en désordre, suivi d'hommes armés qui resteront sur le seuil.

CRÉON

Furieux et radoteur

Femme à l'atroce cœur, j'ai su que tu parlais !
Ta malédiction plane sur le palais

Comme une grande orfraie aux battements funèbres
Va-t-en d'ici ! Va-t-en, femme aux yeux de ténèbres,
Du temple et de la ville, et que soit ton orgueil
Dispersé, comme au vent la poussière d'un seuil !

Médée n'a point bougé.

Pars ! pars !

Ne tarde plus .

Je sais que tu médites
Des crimes ! mes cités te seront interdites.

Es-tu donc sourde ?

Pars

Qu'attends-tu là?

MÉDÉE

J'attends
Que Jason et mes fils partent en même temps.
Créuse n'oserait bannir, vierge jalouse,
La mère sans les fils et sans l'époux l'épouse.

CRÉON

Tes enfants te suivront... bien que Jason n'eût point
Voulu s'en séparer...

MÉDÉE

Il les aime à ce point!

CRÉON

Mais toi, pour ton affreux savoir...

MÉDÉE

Ta peur me vante;
Tu connaîtras bientôt que je suis peu savante.

CRÉON

Pour ton art de mêler à la rosée, au fond
Des calices, des pleurs d'astres maudits, qui font,
Jetés au loin, surgir des spectres, goutte à goutte...

MÉDÉE

J'aime la voix des morts que la nuit vaste écoute !

CRÉON

Pour tes philtres d'aimer au-delà de mourir. .

MÉDÉE

Je suis l'illusion qui consent à s'offrir!

CRÉON

Pour tant de crimes, fer ou poisons, théories
De livides trépas ou de rouges tueries,
Qui te suivirent dans l'Hellade...

MÉDÉE

A son profit !

CRÉON

Je te chasse ! — à l'instant !

Médée fait un mouvement.

Je te crains. Il suffit.

MÉDÉE

Cieux et terre ! écoutez ! et sachez l'injustice !
Hercule avec Hylas, et l'amant d'Eurydice,
Et Lynçeus de qui l'œil voit par-delà l'Euxin ;
Les fils du Cygne épris de la neige d'un sein,
Et tous les jeunes chefs superbes, allégresse,
Force, amour, beauté, fleur héroïque de Grèce,
Etaient partis sur la nef fragile vers l'Or
Mystérieux qu'après tant de siècles encor
Convoitera l'espoir des races survivantes !...
L'enfer sur le rivage armait ses épouvantes ;
Tous ils auraient eu l'Or sublime pour linceul ;
Mais je les ai sauvés, tous, pour l'amour d'un seul.
J'ai ramené la Force et la Gloire, et la Lyre !
Celui qui règle tout par l'ordre et le délire
Et courbe la mort même aux rhythmes bienfaisants,
Orphée, enfin, Orphée est un de mes présents ;

Et les Gémeaux étant sauvés, les cieux sans voiles
D'Hellas aux belles nuits me devront deux étoiles.
Mais, en merci de tant de héros, oui, pour prix
De tous, le seul que je voulais, on me l'a pris ;
Donneuse de trésors, je suis la mendiante
Importune du seul salaire qui me tente ;
Je suis la veuve, ayant rendu tant de maris ;
Et la coupable, c'est moi, moi, pour quelques cris,
Dans ces roches, de deuil et de plainte impuissante...
Et, là-haut, dans mon lit, Créuse est l'innocente !

CRÉON

Qui parle bien finit par se donner raison.
Je n'écoute plus, fuis la royale maison,
Et retourne à Colchos, ta terre et ton domaine.

MÉDÉE

J'y veux bien revenir, si Jason m'y ramène !

CRÉON

Il ne tentera plus la mer barbare. Il est
Fort épris de sa jeune épouse. Elle lui plaît

Par ses rires et ses fragilités d'enfance.
Il t'aima ! mais (ceci te soit dit sans offense,)
Tu l'effrayais un peu, par ta force et ton art !
Créuse, elle...

MÉDÉE

Vieillard ! tais-toi ! Sais-tu, vieillard,
Que Médée, une fois, par la foudre dorée
Du jour, fut, en la nuit orageuse, engendrée ?
Et que je puis lâcher de ce poing clos encor
Et la tempête d'ombre et le tonnerre d'or ?

CRÉON

Aux hommes armés

Chassez-la ! chassez-la ! saisissez-la ! qu'on garde
Le palais de l'outrage et des sorts qu'elle darde !
Elle est terrible ! Si vous n'êtes pas assez
Pour défendre le seuil et vos rois menacés
Que le héros Jason vous aide !

Médée, d'un regard, a d'abord maintenu les hommes armés. Cependant ils s'avancent et la saisissent.

Elle résiste !

Vers le palais :

Jason ! Jason !

Dans le palais :

Je l'ai choisi pour qu'il m'assiste.
Jason ! mon fils !

Il revient.

Vous la tenez ! — Sois châtié
Monstre ! et va-t-en !

MÉDÉE

Pardon ! pardon ! pardon ! pitié !

CRÉON

Inquiet

Qu'est-ce ?

MÉDÉE

A genoux

J'ai mal parlé ! Je suis si malheureuse !
Il faut considérer mon sort. La douleur creuse

Dans l'âme un gouffre, et la colère écume au bord.
Je ne suis pas méchante, au fond. J'eus tort, j'eus tort
De te menacer, roi ! mais je ne hais personne.
Souffrir, cela vous rend mauvaise. Je suis bonne,
J'aime Jason, et j'aime aussi Créuse. Tous,
Vous êtes des amis pacifiques et doux.
Je vous aime. D'ailleurs, que je fus engendrée
Dans l'orageuse nuit par la foudre dorée,
Ce n'est pas vrai. Je suis une femme en exil,
La servante docile à tous. Te convient-il
Que je danse au festin, esclave demi-nue ?
Ou bien que, l'heure, l'heure exquise étant venue
Où Créuse rira d'un désir de pleurer,
— Ah ! comme il eut raison de me la préférer ! —
J'enseigne, moi, femme, à la vierge, le mystère
Si tendre d'avouer sa joie, et de la taire ?
Tout ce qu'il te plaira, maître, je le ferai.

CRÉON

Eh ! femme, te voilà raisonnable à mon gré.
Mais je n'exige pas que ta douleur soit faite
D'un peu plus de tristesse à cause de la fête
Eloigne-toi. Les dieux aimeront ton chemin.

MÉDÉE

De grâce! laisse-moi rester jusqu'à demain.
Je ne sais pas encore où j'irai. Je redoute
Le hasard mal choisi de la mauvaise route.
Et puis, tu me l'as dit toi-même, on ne sait pas
Si mes enfants devront ou non suivre mes pas.
Je veux les embrasser si je ne les emporte :
Je veux surtout leur bien dire qu'il leur importe
D'aimer, — car, je le pense, hélas! eux, resteront —
Jason, Créuse, et les frères qui leur naîtront !
Laisse-moi demeurer là, jusques à l'aurore !

CRÉON

Quel étrange forfait veux-tu tenter encore ?

MÉDÉE

Hélas ! je suis sans force et seule en ce pays.
Puis, vous êtes de ceux que je n'ai point haïs...

CRÉON

Je veux montrer combien j'ai l'âme débonnaire.
Reste donc jusqu'au jour prochain.

Médée veut le suivre dans le palais.

Je t'exonère
D'assister au festin. Rentre, et ne bouge point
Du temple. Mais sors-en dès l'heure où le jour point.
Sinon, — vois ceux-ci — crains que leur fer ne meurtrisse
Les reins de la menteuse et de l'imprécatrice.

MÉDÉE

Oh! quel roi fut jamais meilleur entre les rois!
Les bontés de ses mains tombent au lieu d'effrois.
Je l'avais outragé, je réclamai (folie!)
Mes enfants, mon mari que m'a pris, plus jolie,
Sa fille ; il ne m'a rien rendu, mais il veut bien
Me laisser seule, dans ce lieu sombre, avec rien!
Dieux! pour cette bonté que nulle autre n'égale,
Bénissez le marteau de la porte royale,
Et faites, justes dieux, qu'il n'éveille jamais
De son bonheur l'époux avec qui je dormais!

Créon est rentré dans le palais avec les hommes armés. Médée, que sa nourrice observe craintivement, garde son attitude de reconnaissance et d'humilité.

LES JEUNES FEMMES

A voix basse

Comme elle doit souffrir, de s'être humiliée,

LES VIEILLES

Qu'eût-elle fait ?

LES JEUNES FEMMES

Les rois sont grands.

LES VIEILLES

Elle est liée
Par le destin...

LES JEUNES FEMMES

Captive en l'exil sans retour.

LES JEUNES FILLES

Médée, hélas ! nos cœurs...

MÉDÉE

Debout, formidable.

Un jour ! j'ai tout un jour !

Vers le palais.

Je crois que vous pouvez trembler !

A la nourrice.

Une journée,
Toute ! et toute moi-même à mon œuvre donnée !
Ah ! je prévois de tels désastres, que je ris !

Elle va, vient, parmi les femmes qui la suivent e qu'elle ne voit pas.

Voyons. Jason, d'abord ? Oui, puisqu'il est épris
D'elle... Mais j'aimerais, ô Créuse, victime
Vierge, à goûter de toi la primeur de mon crime.
Et puis, Créon sera du sang dans le ruisseau...
Mais, frapper, où ? comment ?

LA NOURRICE

Effrayée

Médée !

MÉDÉE

Brutale, lui fermant la bouche

Ah ! mets un sceau
Sur ta lèvre !

Aux jeunes filles qui l'entourent et la supplient.

Et laissez, jeunes filles, colombes,
Crier affreusement le noir corbeau des tombes !

A elle-même.

Mais, le forfait commis, où fuirai-je ? Je n'ai
Point d'hôte que mon noir renom n'ait consterné.
Pourtant il faut...

LA NOURRICE

Suppliante

Renonce à l'atroce chimère !

LES JEUNES FILLES

Lui prenant les mains

Renonce...

MÉDÉE

Les repoussant, allant vers les rochers, renversant la nourrice.

Oh! laissez-moi, toutes... toutes!

Elle monte, en courant, elle ouvre à demi les portes du temple; on voit, mais pas tout à fait, l'autel sombre, sanglant, à travers des fumées; l'ombre, qui sort du temple, enveloppe Médée.

Ma mère!
Vivante profondeur des gouffres de la nuit
Pleins de tout ce qui hait et de tout ce qui nuit!
Horreur des carrefours sacrés où les hyènes
Lèchent les pieds sanglants de tes magiciennes!
Hécate! enseigne moi, ma mère! enseigne moi
Un forfait digne enfin de Médée et de toi!
Là, rampent, scorpions géants, souples reptiles,
Les féroces fureurs et les haines subtiles;
Et je descends en toi comme au fond de mon cœur.

Elle disparaît lentement dans le temple, la porte se referme avec un bruit d'airain. Toute la montagne est très sombre. Dans la partie claire de la scène, les jeunes filles se tournent vers la statue d'Eros.

LES JEUNES FILLES

Amour! hélas! Amour! jeune dieu! sois vainqueur!

Et du palais, pendant que la lumière se reforme, et que recommence la musique, vient la voix de

LA SERVANTE

Maintenant, au palais des rois éoliens
S'ouvrira le cher lit de mystère et de myrrhe
Où la vierge en tremblant admire
De changer sa ceinture à de plus doux liens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Même décor. — Le plein soleil encore.

Les vieilles Corinthiennes sont groupées, debout ou inclinées aux roches, vers la Nourrice qui se tient devant la porte du Temple. Toute la hauteur, même en plein jour, est enveloppée d'une sorte d'ombre mystérieuse.

Les jeunes filles et les jeunes femmes de Corinthe se tiennent vers l'hémicycle, les femmes assises et filant, les filles faisant des couronnes avec les fleurs nuptiales, en ornant la statue de l'Amour. Toute cette partie de la scène est lumineuse, fraîche, heureuse.

ACTE II

LES JEUNES FILLES

Parmi les chuchotements et les menus rires

Tout est changé. Le Temps retourne sur ses pas!
Il neige en plein été. Stentor parle tout bas.
L'aurore éclòt dans le jardin des Vespérides ;
D'une goutte que pleure un lys en se fanant
Votre tonneau se remplirait, ô Danaïdes !
La foudre, au lieu de choir, monte au ciel rayonnant,
Puisqu'en amour ce sont les hommes maintenant
Qui sont les perfides.

LES JEUNES FEMMES

On accusait de changement
La Femme, et de léger serment ;
Sois fière, ô race diffamée !
On ne dira plus que j'aimais

5.

Moins d'instants que ne dure au souffle une fumée ;
Et les femmes désormais
Auront bonne renommée.

LES JEUNES FILLES

Les poètes, sournois flatteurs,
En vantant nos neiges de cygnes,
Ne diront plus nos jeux menteurs
Et nos innocences malignes.

LES JEUNES FEMMES

Apollon ! chef du chœur des Aèdes ! ô Jour !
O Chant ! que n'avons-nous, fileuses que nous sommes,
La lyre en main au lieu de la quenouille, pour
Faire enfin, — c'est bien notre tour —
Des poèmes contre les hommes.
Car, depuis le temps du gouffre éclairci
Par l'aube à son premier sourire,
Il ne manque pas de choses à dire
Sur eux, — et sur nous aussi.

Les jeunes femmes, les jeunes filles rient entre elles.
L'une dit cette Odelette :

Les femmes allèrent un jour
Se plaindre du chasseur Amour

Chez Cypris aux belles ceintures ;
Elles dirent les forfaitures
Où se plaît sa malignité ;
Qu'il est jaloux, fourbe, emporté ;
Que sans respect de rangs ni d'âges
Il exerce ses brigandages,
Et que les tristes cœurs humains
Saignent dans ses atroces mains
Comme des grappes déchirées...
Certe il est des heures dorées,
Les baisers sont de doux instants,
Mais on ne pouvait, plus longtemps,
Endurer les âpres supplices
Dont il fait payer ses délices,
Et l'on souffrait plus qu'il ne vaut.
Alors : « Je vois ce qu'il vous faut,
Dit Cypris qui ressemble aux roses ;
Pour accommoder toutes choses,
Pour que vos jours sous l'or du ciel
Coulent comme un ruisseau de miel,
Le chasseur Amour qui vous blesse
Sera, non plus dieu, mais déesse ;
J'en ferai le change pour rien. »
— Ah! Reine! gardez-vous-en bien,
Dirent filles, femmes et veuves ;
Car il nous cause mille épreuves
Par mille tours de sa façon,
Le méchant et divin garçon ;

Mais que serait-ce — pêle-mêle
Effrayant! — s'il était femelle!

LES VIEILLES

Vers la nourrice

Tu la vois?

LA NOURRICE

Je la vois à travers des fumées
De trépieds et des vols de formes alarmées.

LES VIEILLES

Des morts?

LA NOURRICE

Non... Je ne sais... des formes... sans séjour...
Le crépuscule n'est ni la nuit, ni le jour.

LES VIEILLES

Des spectres?

Oui...

LES VIEILLES

Dis!

LA NOURRICE

Parle...

LES VIEILLES

Est-il vrai que Médée
A trahi son père?

LA NOURRICE

Oui pour Jason.

LES VIEILLES

Qu'inondée
De sang, manteau de lys pourpres en floraison,
Elle a, plus loin, tué son frère ?

LA NOURRICE

Oui, pour Jason.

LES VIEILLES

Donc, justement, elle est l'effroi d'Hadès lui-même ?

LA NOURRICE

Une femme n'a jamais tort, pourvu qu'elle aime.

LES VIEILLES

Et tu la sers, jusqu'à mourir, s'il le fallait ?

LA NOURRICE

Je lui dois bien mon sang, puisqu'elle a bu mon lait!
— Ah!

LES VIEILLES

Que vois-tu?

LA NOURRICE

L'airain n'a qu'une fente étroite.
Je vois mal.

LES VIEILLES

Me voici.

LA NOURRICE

Non... Je vois. De la droite
Elle plonge un long voile en un vase où se tord

Dans l'orbe de l'écume une vipère, au bord...
— Que fera-t-elle avec le voile brodé d'astres !

LES VIEILLES

Elle est devant l'autel ?

LA NOURRICE

Non, plus bas. Les désastres
Montent. Elle s'approche. Oh ! que le gouffre est noir
Sous elle ! Sera-t-il, le ciel, moins noir, ce soir,
Sur elle ? Une vapeur rouge enveloppe d'âcres
Parfums l'autel... Tu fais d'atroces simulâcres,
Médée ! — Oh ! défendez, dieux de jour, l'odieux
Sacrifice que son geste offre aux sombres dieux !
J'ai vu du sang couler de ses mains maternelles...

LES VIEILLES

Horreur !

LES JEUNES FILLES ET LES JEUNES FEMMES
se levant vers le groupe des Vieilles

Qu'arrive-t-il, vieilles ?

LES VIEILLES

L'ombre aux prunelles,
Le meurtre aux doigts, Médée...

LES JEUNES FEMMES

Ah! je tremble!

LES JEUNES FILLES

Fuyons!

Mais Médée est apparue entre les deux battants mi-ouverts, sur le fond éteint du temple, où l'on ne distingue rien. Elle porte maintenant des vêtements clairs et joyeux, avec des fleurs et des pierreries, elle a le front couronné de roses et de perles. Elle semble infiniment heureuse

MÉDÉE

dans le soleil

La vallée et le ciel sont dorés de rayons!
Il passe une douceur d'aimer parmi les roches
Où les herbes se font l'une à l'autre plus proches,

Et, comme en ce palais s'accomplira l'hymen,
L'arbre de la forêt, la ronce du chemin
Mêlent les fleurs aux fleurs et la branche à la branche
Sous le sourire d'or de Cypris qui se penche !

LES JEUNES FEMMES

Comme elle est belle !

LA NOURRICE

inquiète

Et calme.

LES JEUNES FEMMES

O clairs yeux !

LES JEUNES FILLES

Front paré!

MÉDÉE

à la nourrice qui l'interroge d'une angoisse muette

Hécate a répondu : « Veuille ! J'accomplirai. »
— D'ailleurs, femmes, voici que, des collines hautes
Et suivis de troupeaux dans la plaine, des hôtes
Cheminent jusqu'à nous sous le soleil poudreux !
Et c'est le roi d'Athène au cortège nombreux.

LES JEUNES FEMMES

Entends les sistres clairs !

LES JEUNES FILLES

Et la conque bruyante !

LA NOURRICE

à Médée

Tu le savais ?

MÉDÉE

Hécate est la triple voyante.

Le chœur s'est tourné vers l'arrivée sonore des Athéniens.

LES JEUNES FEMMES

O jeunes hommes d'or! adolescents virils!

LES JEUNES FILLES

Ils scandent la fatigue aux trompettes hautaines!

LES JEUNES FEMMES

Ils sont joyeux!

LES JEUNES FILLES

Ils sont charmants!

LES JEUNES FEMMES

Ils chantent ! ils
Viennent d'Athènes !

LES JEUNES FILLES

Oh ! d'Athènes !

LES VIEILLES

Quoi ! d'Athènes !

Heureux depuis les temps anciens
Les enfants d'Erectheus, guerriers musiciens,
Sont nés d'un sol de qui l'Olympe s'émerveille !
Et, quand meurt le carnage en leur splendide ciel,
Ils ont à leurs lèvres de miel
L'abeille sagesse, et l'amour abeille !

LES JEUNES FEMMES

Car l'Harmonie aux rythmes d'or
Vers Athènes guida les muses Piérides ;

Et l'Ilyssos qui n'a de rides
Que celles dont l'émut le Laurier, nymphe encor,
Souffle une haleine, chant, lumière, rythme et flamme,
Qui fait de toute chose une âme
Et met, vers l'avenir de l'erreur dévêtu,
L'aile d'Eros à la vertu!

Cependant, suivi d'un cortège de jeunes hommes vêtus d'armes dorées et de robes aux couleurs éclatantes, le roi Egée, centenaire à la longue barbe blanche, entre sur une litière somptueuse que précèdent des joueurs de musique, et que soutiennent quatre porteurs.

ÉGÉE

sans descendre de la litière, vers Médée accoudée à la roche devant le temple

Souveraine du mont d'ombres environné,
Je te salue au nom propice d'Athéné.

MÉDÉE

Despote vénéré de la ville adorable,
Je te salue au nom d'Hécate favorable.
De quel lieu cherches-tu la terre où je te vois?

ÉGÉE

De Delphes prophétique aux lumineuses voix.

MÉDÉE

Ta bouche interrogea le Signe de se taire?

ÉGÉE

Le doute humain recourt au surhumain mystère.

MÉDÉE

Qui t'amenait au seul centre de l'orbe entier?

ÉGÉE

La tristesse d'un trône, hélas! sans héritier.

MÉDÉE

Espère encor des fils en tes vieilles années!

ÉGÉE

L'espoir des fruits déçoit les automnes fanées.

MÉDÉE

A qui l'interrogeait, l'oracle a répondu ?

ÉGÉE

Un bruit d'ombre en un bruit de tonnerre perdu.

MÉDÉE

Des mots pourtant ?

ÉGÉE

Vains. Nuls Même pour le grand prêtre.

MÉDÉE

Une femme pourrait les comprendre peut-être.

ÉGÉE

Seule tu le pourras, savante à l'art sacré !

MÉDÉE

Si, par l'art, je le puis, pour toi, je le ferai.

ÉGÉE

L'oracle a dit...

MÉDÉE

Tais-toi ! la mystérieuse âme
Des voix divines meurt en un miasme infâme !
Un crime...

ÉGÉE

Un crime ?

MÉDÉE

...voue aux démons ennemis.

ÉGÉE

Jason ne l'aurait pas souffert!

MÉDÉE

Il l'a commis!

Vers le cortège athénien.

Jeunes hommes venus des rives amoureuses
Où les fidélités font les lèvres heureuses,
Ici l'air est mensonge et le jour trahison!
Fuyez les sentiers faits des serments de Jason,
Et craignez, aux buissons, pour l'enfant pure et sûre,
De cueillir, au lieu d'une rose, le parjure!

ÉGÉE

Je laisserai Corinthe où les dieux sont mauvais!

Suivant le roi, tout le cortège a traversé la scène, et se place à l'entrée du chemin.

Mais où me diras-tu, toi, ce que tu savais?

MÉDÉE

Dans Athènes.

ÉGÉE

Bientôt?

MÉDÉE

Dès la lune complice
Où sera fait tout ce qu'il faut que j'accomplisse...

ÉGÉE

Tu viendras?

MÉDÉE

Je viendrai. Toi, me recevras-tu?

ÉGÉE

Mon intérêt l'affirme, et ma vieille vertu.

MÉDÉE

Songe que je médite une action étrange.

ÉGÉE

L'épouse ne peut pas avoir tort, qui se venge.

MÉDÉE

Créon est fort. Sa ville a des guerriers nombreux.

ÉGÉE

Ma ville a des guerriers nombreux et valeureux!
D'ailleurs, je ne veux pas te voler à Corinthe.
Je t'attends, libre.

MÉDÉE

Ils me chasseront, sois sans crainte.
Mais me garderas-tu s'ils me viennent chercher?

ÉGÉE

L'onde est un souple mur qu'on ne peut ébrécher.

MÉDÉE

Si des clairons sonnaient la menace et l'injure?

ÉGÉE

Qui gage de me vaincre a perdu sa gageure.

MÉDÉE

Atteste donc la Terre et le Char radieux
De mon aïeul et toute la race des dieux!

ÉGÉE

Femme, de quoi faut-il que ma voix les atteste?

MÉDÉE

De me sauver de tous, même horrible et funeste.

ÉGÉE

J'en atteste la Terre et le Char radieux
Du roi Soleil et toute la race des dieux!

MÉDÉE

prophétique

Des fils nombreux diront ton nom dans la Hellade!

La litière se détourne. Le cortège va se remettre en marche.

Mais, robustes au choc et prompts à l'escalade
Laisse-moi des guerriers dans les roches, ici,
Pour me défendre; et qu'on laisse des chars aussi.
Peut-être il faudra fuir sous l'outrage et les flèches.

Après un signe de consentement, Egée va s'éloigner

Ecoute encor. — Après les chaudes routes sèches
Parfois s'offre, le soir, un douteux carrefour,
Froid sous le ciel, avec des routes d'ombre autour
D'où s'avancent, suivis de bêtes carnassières,
Des traînements, qui sont peut-être de poussières,
Vers une pierre pâle où la lune, au bord, luit!
Toi, parmi le troupeau qui dans le val te suit,
Prends deux agneaux, toison fine, chair délicate,
Deux! — Deux... et les immole au blême autel d'Hécate.

ÉGÉE

Sacrifice chétif.

MÉDÉE

Va... fais-le cependant...

Le cortège s'éloigne.

Et ma Mère sera contente...

En attendant!

Dès que le cortège s'est éloigné, Médée descend vivement sur la scène, vers les Corinthiennes.

MÉDÉE

Femmes! vous qui m'aimez! femmes! je suis heureuse.
Zeus, et toi d'Hélios lumière chaleureuse,
O ma race! voici que je puis à présent
Frapper la vierge impure et l'époux malfaisant.

A la nourrice.

Ils se disaient : « Elle est sans asile! » Nous sommes
Chez le plus grand des rois et le meilleur des hommes
Sûres d'un bon accueil, nourrice!

Elle se dresse.

Achevons tout!

Elle chancelle.

Qu'achèverais-je?

Elle demeure immobile, les yeux fixes

La route est horrible, au bout !
Et des gouttes de sang tombent de l'autel blême,
De l'autel des agneaux sacrifiés... que j'aime!

En sursaut, vers le palais.

Jason vient!

Elle regarde.

Dans la joie et l'orgueil!

A voix sourde :

Insensé!
Crains la fille d'Hécate et la sœur de Circé.

A ce moment, Jason, parmi des hôtes de la fête nuptiale, paraît sur les marches du seuil. Le gouverneur des enfants le suit; les enfants, derrière lui, à peine visibles.

JASON

Mère de mes deux fils, et qui fus mon épouse,
Voilà donc les effets de ta fureur jalouse!
Pour te garder ton rang au trône hospitalier
On n'exigeait de toi que l'air de l'oublier;

Et Créuse attendait, frêle âme intimidée,
Pour n'avoir plus peur, un sourire de Médée.
Mais toi, mêlant ta voix aux souterrains airains
De l'Hadès et ton rire à l'éclair, tu contrains
A l'implacable édit d'exil expiatoire,
Créon dans sa sagesse et Jason dans sa gloire!

Dès l'apparition de Jason une émotion tendre s'est emparée de Médée. Elle ne peut s'empêcher de considérer celui qu'elle a aimé. Les jeunes Corinthiennes, autour d'elle, admirent le beau héros.

LES JEUNES FILLES

Perfide ou non, comme il est fier
Sous son casque où le jour a l'air
D'une victoire qui se pose!

MÉDÉE

Ah! si vous l'aviez vu venir du couchant rose!

Jason a retiré son manteau de noces et sa coiffure de fête que prennent les serviteurs.

LES JEUNES FEMMES

Sans casque, sous les boucles d'or

Qui s'épandent encor, encor,
C'est Arès même, moins farouche.

MÉDÉE

Ah! si vous l'aviez vu m'attirant vers sa bouche!

LES JEUNES FILLES

Il n'est point dur ni soucieux;
Même il s'approche avec des yeux
Qui semblent pleins de l'amour d'elle.

MÉDÉE

Ah! si vous l'aviez vu quand il m'était fidèle!

JASON

Mais je ne t'en veux pas pour tes sombres courroux.

La douceur qu'on éprouve aux autres nous rend doux ;
Et, mari de Créuse, il me plaît qu'on exile
Sans rudesse les fils et la mère indocile.

MÉDÉE

qu'une rage a prise, se contenant cependant, doucereuse

Car tu ne voudrais point qu'un de tes fils pleurât ?

JASON

les mains sur les têtes de ses fils

Non certes.

MÉDÉE

Et tu me veux du bien ?

JASON

Oui.

MÉDÉE

Scélérat !

Mais non, ce mot n'en dit pas assez, il te vante !
Pompeux, royal, charmant, fier des espoirs qu'invente
Le nuptial désir d'un bonheur inconnu,
Il est venu vers moi, le traître, il est venu !
Et je ne sais quoi s'offre avec plus d'abondance
De son ignominie ou de son impudence.
Mais je me plains à tort. Tu fis bien de venir !
Les rancœurs que mon sein ne peut plus contenir,
Je m'en allégerai sur tes lauriers sublimes !
Et je crirai si haut qu'on entendra tes crimes
Des sables de Colchide aux écueils samiens.

JASON

Eh ! de quels crimes donc m'accuses-tu ?

MÉDÉE

Des miens !
— Pour qu'un bel étranger triomphât sans alarmes
Des meuglements de feu, des champs aux moissons d'armes,
Du rôdeur tortueux qui gardait la Toison,
J'ai renié le Temple et trahi la Maison.
Aétès au cher cœur, dont la vieillesse tendre

Souriait de me voir et riait de m'entendre.
Je l'ai laissé ! Comme il nous poursuivait, mon fer
Dispersa par morceaux la fraternelle chair
Afin que s'attardât de repère en repère
Au meurtre épars du fils le désespoir du père !
Et dans ton Iolchos, sous ton cher Pélion,
Pour la sécurité de ta rébellion,
On a vu, grâce au bon conseil qui les décide,
Des innocentes sœurs la troupe parricide
Faire tourner, la manche au coude, dans le sang
De livides hideurs passant et repassant !

JASON

C'est pour ces crimes-là que la Grèce t'abhorre !

MÉDÉE

C'est par ces crimes-là que la Grèce t'honore !

JASON

Qui n'y mit point la main n'en porte pas le faix.

MÉDÉE

Puisqu'ils t'ont profité, c'est toi qui les as faits !
Et tu vas mettre au lit d'une autre (affront suprême !)
Tout ce que tu leur dois, misérable ! et toi-même !...
Ah ! je t'excuserais si les dieux incléments
Avaient nié des fils à nos embrassements ;
Car l'homme avec raison veut qu'aux jours du vieil âge
En des êtres chéris vive sa jeune image.
Mais deux enfants nous ont charmés par le doux cri
De naître, et leur premier sourire t'a souri ;
Tu les as vus, plus grands, en de jolis vacarmes,
Le matin, près du lit, jouer avec tes armes ;
Et les voici, joyeux parmi de tant douleurs.
Petits héros déjà hardis et querelleurs,
Où je crois voir, à l'ancien rêve obéissante,
Ta fierté sans traîtrise et ta grâce innocente...

A voix basse, férocement :

Où je vois, dans leurs traits, dans leurs yeux, à leur front,
Les fils de Créuse, qui leur ressembleront !

JASON

Qu'est-ce donc que tu dis entre tes dents, Médée ?

MÉDÉE

Comme rêveusement

Je ne sais pas si j'ai parlé. L'âme attardée
En un rêve cruel et charmant à la fois,
Je sais qu'un jour, un jour de notre amour, les doigts
Au front de tes enfants sous leurs boucles dorées,
Tu disais : « Puissiez-vous, chères têtes sacrées,
Longtemps vivre ! »

JASON

Oui, longtemps ! par delà nos trépas !

MÉDÉE

Et j'ai peur que ce vœu ne s'accomplisse pas...

JASON

Malheureuse !

MÉDÉE

Erynnis pourrait, daignant n'entendre,
Faire, en l'époux ingrat, souffrir le père tendre...

JASON

Que parles-tu toujours d'ingratitude ! Assez !
Ton art me seconda, je le crois, je le sais.
Mais ce n'est pas à toi que Jason, qu'on encense,
S'il t'a dû sa grandeur, doit sa reconnaissance;
Et pour me sembler pas de ma dette oublieux,
Il me suffit, royal, de rendre grâce aux dieux.

MÉDÉE

Dis par quel dieu, hors moi, ta valeur fut guidée?

JASON

Cypris règne sur l'homme et les dieux et Médée !
Par le plaisir fragile et le rut souverain

Elle est la force en fleur et la grâce en airain;
Ce qu'on pense accorder, c'est elle qui le donne,
Ce qu'on pense vouloir, c'est elle qui l'ordonne;
Tu crois t'appartenir? non pas, tu te soumets;
Et tu m'as bien servi, parce que tu m'aimais.

MÉDÉE

Parle encore, j'écoute et je suis étonnée.

JASON

Ton salaire de tout, c'est de t'être donnée!
Ce n'est pas moi que du plus hideux des dragons
Et des taureaux et des champs en guerriers féconds
Et d'Aetès suivant, pareil au loup vorace,
La piste de son or dans le sang de sa race,
Tu sauvas! c'est ton vœu de moi, c'est ton désir
Du héros qui te plut, Médée, et ton plaisir,
Et le premier hymen sous la lampe d'un astre!

MÉDÉE

Va-t'en de mon exil, monstre, et de mon désastre!
Et tremble!

JASON

Je n'ai rien à craindre en ce beau jour.

MÉDÉE

Rien? pas même, imprudent, ce qui fut mon amour?

JASON

Il t'en reste encor trop, pour être de la haine!
— Mais quittons le propos où la douleur t'entraîne.
En de coffres nombreux mes soins ont préparé
Des présents...

MÉDÉE

Des présents! C'est moi qui t'en ferai!

Jason s'est éloigné.

A l'heure d'allégresse et de noce prospère
J'en ai pour le mari, pour la fille et le père,
Oui, pour tous, et jamais ni les divins autels,
Ni les trônes des rois n'en reçurent de tels.

MÉDÉE

se tournant vers la nourrice

Dans la corbeille d'or apporte-moi les voiles,
Nourrice!

LA NOURRICE

qui tremble

Imbus d'affreux poisons!

MÉDÉE

Brodés d'étoiles!
— Et la couronne.

LA NOURRICE

suppliante

Hélas!

MÉDÉE

Faut-il te dire encor
De me les apporter dans la corbeille d'or?

LES VIEILLES

Quels desseins a conçus ta rancune acharnée?

MÉDÉE

souriante et gracieuse

Ne sied-il pas que pour les jeux de Dionée
La vierge entre au cher lit sous un voile teinté
Du lys rose de la pudeur de sa beauté?

LES JEUNES FEMMES

Elle a dit : « Autant sert que la fureur la ruse ».

MÉDÉE

à ses fils

C'est vous qui porterez mes présents à Créuse,

Enfants. Vous trouverez auprès d'elle Jason.
Vous lui direz que j'avais tort, qu'il a raison,
Que je quitte à jamais le deuil et la colère,
Que l'outrage m'est doux et l'exil tutélaire...
Mais vous ne sauriez pas dire ces mots dorés...
Vous prendrez sa main droite et vous la baiserez.

L'AINÉ

Oui, ma mère.

MÉDÉE

Il y porte une bague. Pas celle
Que je lui mis au doigt. La nouvelle est plus belle.

LE PLUS PETIT

Oui, mère.

MÉDÉE

Il sourira. Car il vous aime bien.
— S'il ne les aimait pas, je n'espérerais rien! —

Puis à Créuse, rose et lys, colombe et cygne,
(Certes, fille de rois et chaste, elle est bien digne
D'avoir à côté d'elle un époux excellent),
Vous offrirez le clair trésor étincelant
Fait de rayons diffus aux brumes de la rive;
Et vous resterez là pour voir ce qu'il arrive.

L'AINÉ

Oui, mère.

MÉDÉE

L'ayant vu de vos yeux ingénus
Vous reviendrez; et quand vous serez revenus,
Doux annonciateurs d'une bonne nouvelle...
Alors!

LES JEUNES FILLES

Quel gouffre d'ombre en ses yeux se révèle!

MÉDÉE

Alors!...

LES VIEILLES

Telle Hecata rit aux meurtres fumants!

MÉDÉE

... De ces mains que baisaient de parjures serments,
Sur ces genoux que, d'or et de victoire avide,
Embrassa si souvent un suppliant perfide,
Vous que du lâche époux, virile, j'engendrai,
Je vous... Ce qu'il faut faire enfin, je le ferai!

LES JEUNES FEMMES

O rage sans exemple! O monstrueux modèle!

MÉDÉE

Il n'aura plus de fils puisqu'il en voulut d'elle.

LES VIEILLES

Pour ton propre salut garde l'humaine loi!

MÉDÉE

Rien d'humain ne demeure à souffrir comme moi.

LES JEUNES FILLES

Tu meurtrirais le doux couple où la vie espère?

MÉDÉE

C'est en eux que sera mieux déchiré leur père.

LES JEUNES FEMMES

Frappe plutôt l'ingrat fier de l'hymen rompu!

MÉDÉE

Ce serait déjà fait, si mon cœur l'avait pu!

LES VIEILLES

Tu seras misérable encor plus, sans otage.

MÉDÉE

Crois-tu qu'on puisse vivre et l'être davantage?
— O mes chéris, c'est donc vainement que j'aurai
Fait votre chair du sang de mon flanc torturé ;
Et que mon doigt, d'un mur à l'autre de la chambre,
Guida vos petits pieds lavés d'eau pure et d'ambre?
Je pensais : « Je verrai les fils de mon amour
Grandir, sages, vaillants, puis aimer à leur tour;
C'est moi qui, fière, vers une couche royale,
Porterai devant eux la torche nuptiale ; »
Vieille, vous me gardiez, sans ennui, près de vous;
Morte, vous m'honoriez de soins pieux et doux;
Car c'est le plus cher bien qu'ici-bas l'on envie
Que d'être enseveli par qui vous dut la vie.
Mais il n'est plus, l'aimable espoir! Je pars d'ici,
Seule et farouche, et vous, vous partirez aussi
Pour l'exil plus obscur d'une vie inconnue!
Qu'avez-vous? et pourquoi m'avez-vous retenue,
Si tristement?... J'ai cru que vous me compreniez...
Non, vous riez. Oh! ces doux rires... les derniers!
— Je n'accomplirai pas la chose surhumaine!
J'embrasse mes enfants vivants, et les emmène!
Stupidité que pour punir l'époux enfui,
Je nous fasse, nous trois, plus malheureux que lui!

Mais, lâche, on se rira de ta rage éphémère!
« Se venger, elle? non, elle est trop bonne mère! »
Et ceux-ci souffriront, sans gîtes, sans parents,
Moins heureux qu'au tombeau dans leurs berceaux errants.
Donc, vous mourrez, mes fils; c'est chose dite et faite.
O plus horrible effort — Noire Hécate, es-tu prête? —
A leur donner la nuit qu'à leur donner le jour!
N'importe! et si l'ardent soleil qui tour à tour
Dans l'or ou dans la pourpre éblouissante règne,
Ne veut pas voir l'atroce action, qu'il s'éteigne!
— Mais il brille, voyez, et l'heure est loin encor.
Donnez vos mains, vos bras, ailes au frêle essor,
Que je les baise! Ils ont la peau tiède et si rose.
Vous serez blancs et froids. Votre père en est cause.
O cœur amer, ô cœur furieux, tu te fends
En pleurs de miel au souffle aimé de mes enfants!

Les femmes du chœur s'approchent, par groupes, de Médée. Elles donnent des fleurs aux enfants qui les donnent à Médée.

LES VIEILLES

Toujours en l'âme maternelle,
Le plus fier courroux est lié d'amour;
Tel un chaînon d'or retiendrait une aile
D'aigle sauvage ou de vautour.

LES JEUNES FILLES

Sous l'épine et la noire feuille
Une fleur mortelle éclôt dans le bois ;
Mais lorsqu'un enfant qui passe, la cueille,
C'est une rose entre ses doigts.

LES JEUNES FEMMES

Les gencives saignant de proie,
La louve qui gronde en rongeant des os
A ses petits loups qu'elle allaite et choie
Comme la brebis ses agneaux.

Les groupes agenouillés ou penchés environnent gracieusement, tendrement, Médée et les enfants qu'elle caresse.

Jason sort du palais précédé par le gouverneur.

LE GOUVERNEUR

Oui, j'ai peur, connaissant ce cœur fourbe et hautain,
Qu'elle n'achève en deuil la pompe du festin ;
Gagne au moins qu'elle reste en repos jusqu'à l'heure
Où, les hôtes partis, en clòra la demeure

JASON

Ton alarme est sensée ; et j'eus tort, en effet,
Après ce qu'elle fit, d'agir comme j'ai fait,
Laisse-nous. Rarement elle me fut rebelle.

LE GOUVERNEUR

Il te faudra...

JASON

Mentir ? Pourquoi, — puisqu'elle est belle !
Le plus sûr stratagème est fait de vérités.

Aux Corinthiennes.

Troupe importune au seuil de vos maîtres, sortez !

MÉDÉE

se dressant à la voix

Demeurez, troupe aimable à mes douleurs mortelles !
— Que veux-tu ?

JASON

Te parler, mais non pas devant elles

MÉDÉE

Tu crains que tes nouveaux affronts soient rapportés?

JASON

Tu crains de rester seule avec Jason?

MÉDÉE

Sortez!

Les femmes corinthiennes s'éloignent sous le geste de Médée.

Elle se retourne vers Jason :

Quel mal viens-tu me faire? ou quel piège me tendre?

JASON

J'apporte le bonheur de jadis, et plus tendre!...

MÉDÉE

Toi ! le bonheur, après mes gloires en débris !

JASON

De quoi te plaindras-tu, s'il était à ce prix ?
— Sache d'abord que j'ai voulu cet hyménée
Non pour le trône offert, mais pour toi, détrônée,
Pour tes fils qui me sont plus chers, d'être les tiens !

MÉDÉE

violemment ironique

De sorte qu'à trahir tes serments, tu les tiens !

JASON

Oui.

MÉDÉE

C'est pour l'amour seul de l'ingrate Médée
Que Créuse sera dans tes bras fécondée ?

JASON

Oui.

MÉDÉE

C'est dans l'intérêt chéri de tes enfants
Que tu leur donneras des cadets triomphants ?

JASON

J'en atteste les sept tombeaux des Héliades !

MÉDÉE

Tu seras éloquent si tu m'en persuades !

JASON

Traqués hors d'Iolcos, l'aboîment du malheur
Aux talons, pour ton bien, Médée, et pour le leur,
Que pouvais-je, haï de la Grèce alarmée ?

Avions-nous des trésors? avions-nous une armée?
Seul, au foyer des rois, sans doute on m'eût admis...
La gloire de ta honte effrayait mes amis!
Mais j'implorai Créon, pour l'errante famille,
Et souple, adroit, flattant le vieillard...

MÉDÉE

Et sa fille!

JASON

J'ai su d'un autre hymen, sans que mon cœur s'éprît,
Faire un royal refuge à notre hymen proscrit.

MÉDÉE

Comme elle tisse bien sa toile d'araignée,
L'astuce qui lui fut par moi-même enseignée!
— Mais seuls, les soirs, dans l'ombre et dans les sourds
Que ne m'avouais-tu tes utiles desseins? [coussins.

JASON

A qui les eût rompus, il me fallait les taire.

MÉDÉE

Pourquoi, paré des fleurs de la noce adultère,
Me les cacher encor, quand ils étaient remplis ?

JASON

Ces femmes, pénétrant ma ruse aux longs replis,
En auraient averti Créon, qui tient ma vie.
Son sceptre me fait peur.

MÉDÉE

Dis qu'il te fait envie !
D'ailleurs, tu réponds bien, et tu me fais honneur.
Mais pourquoi, tous tes vœux n'allant qu'à mon bonheur,
Nous chasses-tu, d'abord, de la terre où tu restes ?

JASON

Seul Créon te chassa pour tes discours funestes...
Et, s'il épargne pis, l'exil est un sauveur.

MÉDÉE

Ah ! prouve que l'exil peut être une faveur.

JASON

Tout près, ardemment

Certes, femme qui feins le doute, il en est une,
S'il s'offre riche, fier, sans péril de fortune,
Avec le sûr espoir d'un glorieux retour...
Connais tout le propos de mon constant amour !
Tu partiras demain, mais non sans un cortège
Qui, somptueux, t'honore, et, guerrier, te protège ;
Argos accueillera dans l'illustre palais
Ta pourpre, entre tes fils aux fronteaux violets,
Car, ils ne seront plus, petites têtes hautes,
La race du rôdeur sans gîte, effroi des hôtes,
Qui fuyait dans l'opprobe et dans le désarroi,

Mais celle d'un héros fameux, gendre d'un roi !
Et vous aurez vos lits dans des chambres dorées.
Cependant...

MÉDÉE

Cependant, les lèvres altérées
De sa lèvre, et de rut, comme un taureau, soufflant,
Tu tiendras contre toi ta Créuse au beau flanc !

JASON

Cependant, laissant choir de sa tête...

MÉDÉE

A la tienne ?

JASON

Sa couronne, Créon...

MÉDÉE

Crains qu'il ne la retienne.
Les vieux vont lentement, même vers le tombeau.

JASON

On les y peut hâter, quand le but en est beau...

MÉDÉE

Tu ne redoutes pas l'Euménide excédée ?

JASON

Qui peut craindre Erynnis, ayant pour soi Médée ?

MÉDÉE

Et tu sais l'art subtil des précoces trépas ?

JASON

Quel élève serais-je, à ne le savoir pas ?
Puis, tu pourras, d'Argos, lorsque l'exil te pèse,
Envoyer à Créon des dons, pour qu'il s'apaise ;
Les plus fiers, par les dons, deviennent complaisants.

MÉDÉE

Oui, l'on peut envoyer la mort, dans des présents.

JASON

Et, Créon n'étant plus, ayant, selon le rite,
Pompeusement pleuré le grand roi dont j'hérite,
Le diadème au front, le sceptre dans la main,
Tout mon peuple avec moi, j'irai sur le chemin
Saluer le retour de l'heureuse exilée...

MÉDÉE

Tu mens!

JASON

Et, sans souci d'une enfant désolée,

MÉDÉE

Tu mens!

JASON

Je montrerai dans mes embrassements
Médée, épouse, mère, et reine enfin!

MÉDÉE

Tu mens.
C'est ta peur de la noce achevée en carnage
Qui rétracte l'injure, et souple, me ménage
Pour assurer, ce soir, la paix de ton plaisir.

JASON

Par les chiennes d'Orkos!...

MÉDÉE

Crains de t'en voir saisir!
Tu n'as rien fait que pour l'amour de ta Créuse,
Que pour son vierge sein qui, peut-être, t'abuse,
Et sa ceinture chaste encor, dit-on!

Se souvenant des paroles de Créon.

« Il est
Fort épris de sa jeune épouse; elle lui plaît
Par ses rires et ses fragilités d'enfance,
Il t'aima!.. »

JASON

Ce seul mot suffit à ma défense.

MÉDÉE

« Mais tu l'épouvantais par ta force et ton art! »

JASON

Devais-tu t'en fier aux discours d'un vieillard

De qui j'ai caressé la paternelle idée,
Et croire que Créuse effacerait Médée !
— Enfant neuve aux baisers, frêle à fléchir d'un seul,
Elle a de quoi ravir un époux presqu'aïeul
Qui s'attendrit à des innocences d'inceste...
Je suis le fier amant qui t'arracha ton ceste !
Sourire à peine fleur, avec son rose effroi
De matin, elle est douce à voir... Mais toi ! Mais toi !
Fille du clair mystère et du mystère sombre,
Par ta beauté de jour et par ton charme d'ombre
Tu fais de la caresse un gouffre horrible et cher
Où Cypris rôde avec une torche d'enfer !
Rappelle-toi les nuits de nos hymens farouches,
Les combats de nos flancs et les duels de nos bouches,
Et nos bras qui faisaient, rudes et doux, le tour,
En l'étreinte de nos deux corps, de tout l'amour,
Et de nos yeux mourants les lassitudes closes...

MÉDÉE

Fallacieuse voix, si forte !

JASON

Quoi ! tu n'oses
Te souvenir ?

MÉDÉE

Bonheurs qu'on ne peut délier !

JASON

Puisque tu t'en souviens, les pouvais-je oublier ?
Je t'aime comme aux jours effrayants où nous prîmes
Dans nos premiers baisers le prix des premiers crimes,
Et le goût d'en oser d'autres, au même prix !

MÉDÉE

Oh ! combien pour mon cœur mon cœur a de mépris !

JASON

Retrouve à m'écouter l'aveu des jeunes songes.

MÉDÉE

O honte de m'y plaire après tant de mensonges !

JASON

Retrouve, à t'y pencher, mon désir dans mes yeux

MÉDÉE

O vision sirène en ses yeux captieux!

JASON

Retrouve, à t'y pâmer, mes anciennes étreintes!

MÉDÉE

O rage de céder à des voluptés feintes !
Je sais bien qu'il me ment en de vils intérêts,
Et moi-même, à le croire, hélas ! je mentirais,
Mais le supplice en est si doux que j'y succombe !
— Dieux infernaux! Mon art, souverain de la tombe,
Change en vivants les morts, en spectres les vivants ;
Sous mon voile d'éclairs et ma robe de vents
S'émeut la noire mer jusqu'à heurter ses îles ;
Je puis sur les palais des rois, orgueils fragiles,

Faire crouler dans un épouvantable bruit
L'arche du jour et les pilastres de la nuit !
Et ma force, pour un son de voix, tremble et cède...

JASON

C'est qu'un dieu t'enveloppe et, toute, te possède,
Eros, brillant et souple, et fort comme le feu !

MÉDÉE

Ah ! plût aux dieux que j'eusse à ne vaincre qu'un dieu !
Celle dont je ne puis triompher, c'est Médée...
— Menteur, qui m'as reprise et non persuadée,
Jure au moins (mais sur quoi, tombes, autels, pays,
Feras-tu des serments que tu n'as point trahis ?)
Jure par nos enfants, par ces petits nous-mêmes,
— Tu les aimes, sortis de toi, si tu ne m'aimes ! —
Jure...

JASON

Qu'un seul désir sûr autant qu'il fut prompt,
Me brûle et qu'avant lui les astres s'éteindront ?

MÉDÉE

Oui...

JASON

Qu'au chemin de gloire où le peuple environne
Ton retour, ce beau front recevra la couronne ?

MÉDÉE

Oui, mais...

JASON

Que, m'évadant d'un hymen puéril,
Je serai, très souvent, l'hôte de ton exil ?

MÉDÉE

Oui, oui, mais jure encore une promesse...

JASON

Quelle
Promesse ?

MÉDÉE

Ne dors pas cette nuit avec elle !
— O torture de mon noir chevet sans sommeil !
Nue et belle, dans les coussins de lin vermeil
Et l'ombre où ses cheveux sont du jour, tu la touches !
Tu veux ses yeux, son sein, ses lèvres... oh ! vos bouches
Jointes ! Vos bras noués ! — Une autre... et mon amant ! —
Tant vos cœurs battent fort, j'entends leur battement
Dans le soupir de vos délices accordées...
Et déchiré de ces lancinantes idées
Ce cœur-ci saigne, et brame, et meurt, plus pantelant
Qu'entre les affreux crocs de la meute hurlant
Qui le traînent ouvert aux âpres roches rèches,
Un cerf tout traversé de piques et de flèches !

JASON

Qu'oses-tu demander ?

MÉDÉE

Qu'oses-tu refuser?
Ta fourbe s'avoûrait toute, à t'en excuser.

JASON

L'Euménide s'émeut de la noce fraudée!

MÉDÉE

Qui peut craindre Erynnis ayant pour soi Médée!

JASON

Dormirai-je, comme un mendiant, sur le seuil?

MÉDÉE

Non, dans le temple, comme un Dieu, sûr de l'accueil.

JASON

Jason n'y viendra pas, femme, bien qu'il t'adore...

MÉDÉE

Tremble donc pour la jeune épouse, et, plus encore,
Pour !..

Jason s'inquiète en effet.

Mais non, non, je suis douce et ne menace point.
Te voilà donc, ô cœur orgueilleux, faible au point
Que de tout ton trésor conquis au prix d'un trône
Tu veuilles bien n'avoir qu'une part, en aumône;
Et lorsqu'on te dit non, tu restes sans courroux!
— Si tu m'aimes, Jason, ou même, traître absous,
Si tu mens, tu viendras (puisque c'est une gloire
Pour le mensonge, hélas! de se faire mieux croire!)
Charmer le désolé veuvage où je t'attends!
Bientôt, je serai loin, sans toi, pas pour longtemps.
Car déjà je me fie à ta voix infidèle ;
Mais que la proche nuit, ô mon époux, loin d'elle,
Soit à moi!

JASON

Ton pouvoir triomphe d'un mortel.

MÉDÉE

Sur le thalame d'ombre et d'or comme l'autel,
Je sèmerai, grâce à mon art jamais fanées,
Les fleurs, printemps et deuil, qui, dans ma Colchos nées,
Furent de notre amour le lit rose et cendré!

JASON

O femme à qui les dieux succombent, je viendrai.

MÉDÉE

Tu viendras! tu l'as dis! Je te crois! et, folie
Ou sagesse, bonheur du moins, je m'humilie
En les reconnaissants espoirs jamais éteints
Que tu m'appartiendras comme tu m'appartins!
Jason! c'est bien Jason! Qui parle de Médée
Orageuse, et toujours en fureurs débordée?

Je suis très tendre, et n'ai, — j'en sais bien la raison —
D'autre fierté que d'être esclave de Jason !

JASON

Tu deviens plus déesse encore, d'être femme !

MÉDÉE

Oh! je connais les sûrs poisons et le dictame
Si doux, qu'il tue! et j'ai cueilli d'étranges fleurs.
Attendons. Je suis bonne en l'oubli des douleurs,
C'est bien lui! les voici, les traîtres yeux de proie,
Qui me prirent, pour leur triomphe, et pour ma joie!
Voici dans ses cheveux d'or sombre, le chemin
D'extase, qui mena vers le meurtre ma main.
Voici le bras de son étreinte et de mes crimes.
Je sais que j'ai tué, je sais que nous sourîmes
Et, comme je t'avais au crime habitué,
Tu souriais bien mieux lorsque javais tué!
Je t'aime pour avoir, sous le Ciel que j'affronte,
Gardé tout le profit où j'ai trouvé la honte;
Pour ma splendeur flétrie et mes forfaits déçus,
Et d'être, sous tes pieds qui marcheront dessus

Vers la gloire, un tapis d'utile ignominie,
Je t'aime! mais, surtout, tête chère et honnie,
Je t'aime pour ton front, pour ta bouche et tes yeux !

JASON

Je sais ton cher amour!

MÉDÉE

Tu le connaîtras mieux!
De l'infernal abyme où songèrent mes veilles
Il remonte paré d'effrayantes merveilles!
Epoux jamais fidèle et toujours attendu
Rêve l'ombre où tu n'es pas encor descendu,
Et quel enchantement de caresses funèbres
Ajoute aux brèves nuits l'infini des ténèbres.
Oui, la plus tendre amante et le plus tendre amant
N'espèrent, désunis, qu'un recommencement;
Mais Cypris stygienne aux âmes revenues
De l'Erèbe enseigna des douceurs inconnues
Où la haine et la mort aggravent les désirs;
Et Jason me devra de nouveaux souvenirs!

Sur le seuil du palais se montrent des hôtes.

L'UN

Dans la musique d'or de ton épithalame
Créuse te désire et Créon te réclame.

UN AUTRE

Vide avec nous, Jason, la coupe de vin noir!

Jason s'est levé. Médée le suit.

MÉDÉE

à voix basse

Tu viendras?

JASON

de même

Je viendrai sous le manteau du soir,
Quand la foule et le bruit font la fuite facile.

L'UN DES HOTES

Tout languit quand le roi du festin s'en exile.

Observés, Jason et Médée parlent cérémonieusement.

MÉDÉE

Fais selon tes serments! et les destins amis
Augmenteront ta part des délices promis.

JASON

Fais selon tes espoirs! et, sûre à mon exemple,
Pour le cher dieu qui doit venir, pare le temple.

Il entre dans le palais. Médée est seule.

MÉDÉE

J'ai reconquis l'époux que ma haine adorait!

Elle s'interrompt

S'il me trompait encor?

Elle songe

Mais non, il n'oserait,
Sachant Médée avec l'enfer d'intelligence,
Par plus de trahison braver plus de vengeance!

La nourrice sort du temple avec la corbeille d'or.

LA NOURRICE

tristement

Dans la corbeille d'or, voici le voile astral.

MÉDÉE

heureuse

Par la Nuit maternelle et le Jour ancestral,
Je voue aux bons démons ma fureur abjurée.
Créuse au front d'enfant, puisqu'il m'a préférée,
N'a rien à redouter et vivra, vierge encor !
— Pourtant laisse le voile et la corbeille d'or.
Mais rappelle mes fils et les Corinthiennes :
Elles sauront ma joie, ayant connu mes peines.

La nourrice a déposé la corbeille entre les roches ; elle fait vers la route un signe de revenir.

MÉDÉE

Pendant que les Corinthiennes et les enfants rentreront avec lenteur.

Et vous, Célestes Dieux! si vous ne voulez pas
Que, stupeur de la vie et sursaut des trépas,
Inconnu de la terre, imprévu du Tartare,
Un crime sans égal en sa hideur sans tare
Rebrousse l'astre et l'ombre et l'éclair ralenti,
Faites, ô Dieux prudents, qu'il ne m'ait pas menti!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

Même décor.

C'est sous la pleine lune, claire et bleue. Tout le fond du théâtre, à droite, est radieux, et tout le paysage, et la ville et la mer. Mais la montagne et le temple sont de l'ombre dure, et obscurcissent le seuil du palais de leur reflet brutal.

Dans la lumière tournent rythmiquement les jeunes filles et les jeunes femmes corinthiennes. Les vieilles ne se mêlent pas à la danse sacrée. Elles sont, un peu en arrière de l'hémicycle, tournées, elles aussi, vers la lune.

Médée est accoudée à la roche devant la porte close du temple; elle se penche vers la nourrice qui, dans les ténèbres, inclinée ou agenouillée, surveille l'intérieur du palais; les enfants, assis, jouent au bas de la roche, dans les fleurs et la clarté. Ils sont tout près des Corinthiennes qui disent en dansant l'hymne à la Lune.

ACTE III

LES JEUNES FILLES

les bras levés vers le ciel

Verse à la terre et vers Thétis mélodieuse,
Vierge à l'urne d'onyx ! ta pâleur radieuse !

LES JEUNES FEMMES

Telle que tu venais vers ton Endymion,
Pose aux lys, comme un bout de pied nu, ton rayon ! !

LES JEUNES FILLES

Qu'en nos cheveux ta fine et fluide paresse
Soit comme un souffle et reste ainsi qu'une caresse !

MÉDÉE

à demi voilée de noir

Vois-tu venir Jason, nourrice, le vois-tu?

LA NOURRICE

Je ne vois que le seuil désert, d'ombre vêtu.

LES JEUNES FILLES

vers la lune

Ris aux jeux de la nymphe et du satyre agile
Qui la suit en soufflant dans sa flûte d'argile.

LA NOURRICE

à Médée

Mais je dois ramener dans la haute maison
Tes fils. C'est l'heure.

MÉDÉE

Ils sont bien là. Vois-tu Jason?

LES JEUNES FEMMES

le bras vers le ciel

Propîce aux longs baisers dans l'herbe de la couche,
Mêle à leur miel le ciel d'une invisible bouche !

MÉDÉE

Entends-tu mon Jason, nourrice, l'entends-tu?

LA NOURRICE

Je n'entendais qu'un bruit de festin, il s'est tû.

LES JEUNES FILLES

vers la lune

Tremble si douce au front poète qui se lève
Qu'il doute si ce fut ta lumière, ou son rêve !

LA NOURRICE

à Médée, en montrant les enfants

Vois, ils dorment déjà.

MÉDÉE

Le sommeil est plus doux
Dans les fleurs, sous la lune. Entends-tu mon époux?

LES JEUNES FEMMES

vers la lune

Quand tu planes parmi les astres,

LES JEUNES FILLES

Aux collines
Quand tu descends,

LES VIEILLES

immobiles

Quand vers les gouffres tu t'inclines,

LES JEUNES FEMMES

Dans le reflet de l'azur clair
Tu berces l'océan amer,
Phœbé du ciel et de la mer!

LES JEUNES FILLES

A l'hièble, aux herbes fleuries,
Tu mets de vagues pierreries,
Phœbé des bois et des prairies!

MÉDÉE

Ah! nourrice! nourrice! O ma mère ici-bas!

LA NOURRICE

Qu'espères-tu, ma fille, en me tendant les bras?

MÉDÉE

Entends et vois Jason sortir du palais sombre!

LA NOURRICE

Je n'entends que du vent et ne vois que de l'ombre.

LES VIEILLES

vers la lune

Les lueurs, ailes ou lambeaux,
Sont les blanches sœurs des corbeaux,
Phœbé de l'ombre et des tombeaux !

LA NOURRICE

Quelqu'un vient.

MÉDÉE

C'est Jason !

LA NOURRICE

Non. Un hôte. Il s'apprête,

Il part.

MÉDÉE

Sache de lui si l'heure a clos la fête.

Un vieillard, richement vêtu, est sorti du palais; deux serviteurs le précèdent avec des torches levées.

LA NOURRICE

Vieillard, dis si la fête encor dure, ou prit fin ?

LE VIEILLARD

Beaucoup puisent encore aux cratères d'or fin.

LA NOURRICE

Et le grand âge veut que le premier tu sortes?

LE VIEILLARD

Non le premier. Il est au palais maintes portes.

Il s'éloigne.

MÉDÉE

Mais Jason, comme il sied à la fin des repas,
Parle, rit, complimente. Il va venir. — Des pas !

LA NOURRICE

Des convives nombreux qui s'en vont.

MÉDÉE

Parle et sache !

Cinq ou six personnes sortent à la fois, précédées de torches.

LA NOURRICE

La fête est donc finie ?

UNE FEMME

Et c'est ce qui nous fâche ;
Mais la hâte, un tel soir, sied aux jeunes maris.

MÉDÉE

Elle sied à Jason de sa Médée épris!

LA NOURRICE

D'autres viennent encor, sans flambeaux, sous les porches.

Sur un signe de Médée :

Vous partez tous?

UN JEUNE HOMME

Jason fait éteindre les torches.

MÉDÉE

Pour que l'ombre vers moi lui soit un sûr chemin!

LE JEUNE HOMME

Le roi joyeux nous eût gardés jusqu'à demain,
Mais l'homme que Cypris nuptiale tourmente...

MÉDÉE

Pour ménager Créon, sans doute, il faut qu'il mente !

LE MÊME

...Parlait bas, faisait signe à l'enfant qui rêvait !

MÉDÉE

descendue, haletante, derrière la nourrice

Quels mots lui disait-il ? et quel signe a-t-il fait ?

D'autres gens survenant.

Parle à ceux-ci.

LA NOURRICE

à un survenant

Tu vis Jason près de Créuse ?

UN HÔTE

Jason la suit. Créuse, avec la rose excuse
De sa pudeur, échappe à l'époux convoité...

MÉDÉE

Il hasarde un peu loin la fourbe, en vérité !

L'HÔTE

Mais un embrassement paternel les rassemble;
Et, maintenant, lui qui la serre, elle qui tremble.
Vers les appartements d'hymen, couple enivré,
Ils vont, les yeux époux déjà !...

MÉDÉE

se ruant vers l'hôte

Ce n'est pas vrai !
Dis que ce n'est pas vrai !

L'HÔTE

Sombre et comme obsédée
De spectres, que veux-tu ?

Elle se dévoile.

L'HÔTE

Médée!

TOUS LES HÔTES

en fuyant

Oh !

MÉDÉE

au milieu du théâtre

Oui, Médée,
Savante, atroce, horreur des Dieux, terreur des Rois,
Formidable, — et trahie une seconde fois !

vers le palais.

Quel mal te veux-tu donc, qu'il n'en suffisait d'une ?

LES JEUNES FILLES

vers le ciel

Oh ! quelle ombre grimace au doux front de la lune !

LES JEUNES FEMMES

regardant Médée

La même ombre effrayante a passé sur ce front !

Médée songe en effet. — Créuse, Créon, ses enfants — Tout l'accomplissement de ses projets. Elle va vers ses enfants — Elle s'arrête. Elle faiblit. — Non, elle se reconquiert. — Cependant elle n'ose pas les réveiller elle-même — A la nourrice.

MÉDÉE

Eveille-les. Bientôt ils se rendormiront.

Pendant que la nourrice éveille les enfants, deux serviteurs paraissent sur le seuil du palais, commencent de fermer les portes.

Mais, vous, que faites-vous ?

UN DES SERVITEURS

Selon l'ordre des maîtres
Je dois fermer la porte et clore les fenêtres.

MÉDÉE

Pourquoi ?

LE SERVITEUR

La salle est vide. On n'attend plus d'amis.

MÉDÉE

doucereuse

Mais on attend encor les dons que j'ai promis !

Elle fait un signe à la nourrice.

LE SERVITEUR

Des dons ?

MÉDÉE

Très beaux. Et c'est un dicton qu'une porte
Doit toujours être ouverte aux présents qu'on apporte.

Les enfants s'avancent, portant la corbeille d'or.

LE SERVITEUR

Pour qui tes présents ?

MÉDÉE

Pour Créuse ! — Et les voici.

Elle lève à demi le couvercle de la corbeille.

LE SERVITEUR

Comme ils brillent !

MÉDÉE

Je crois qu'on me dira merci

Aux enfants.

Faites comme j'ai dit.

L'AINÉ

Oui, mère.

MÉDÉE

Pleins de zèle...

LE PLUS JEUNE

Oui.

MÉDÉE

Chers petits !... gardez que nul n'y touche qu'elle

Aux serviteurs.

Mais si Créuse, au lit nuptial ?...

LE SERVITEUR

Pas encor.
Tandis que le héros dévêt ses armes d'or,
Elle quitte sa robe à la troupe servante.

MÉDÉE

Très bien.

Aux enfants.

Vous lui direz surtout que je me vante
De joindre à ce tribut mes orgueils résignés ;
Et, quand elle aura mis le voile, revenez.

Les enfants ont monté les marches, la corbeille entre eux, — les serviteurs les suivant, — sous le geste de Médée.

LA NOURRICE

Maîtresse, qu'as-tu fait !

MÉDÉE

Suis-je un arbre de haine
Sans fruit, après les fleurs de la menace vaine ?

LES JEUNES FEMMES

J'ai peur !

LES JEUNES FILLES

Je tremble :

LES VIEILLES

Un froid frisson cingle mes reins !

MÉDÉE

Que sera-ce quand tu verras ce que tu crains !

Elle se précipite vers le fond clair, qui, dès ses premières paroles, s'obscurcit de vent sombre et d'orage, devant la lune qui rougeoie.

MÉDÉE

pareille à une magicienne imprécatrice

Voici ta fille, Hécate, et reconnais-la toute,
Et que le rouge enfer rie en tes yeux d'argent ;
Car je vaincrai d'un cœur sans faiblesse ni doute
L'hypocrite Cypris et l'Eros outrageant !

LES VIEILLES

Hélas ! sous une taie
De vent noir
Ta lune est une plaie
Dans le soir !

LES JEUNES FILLES

Là, du feu luit !

LES JEUNES FEMMES

Là, du sang bouge !

LES VIEILLES

Un geste passe, érubescent !

LES JEUNES FILLES

Vers la noire Thétis à l'écume de sang.
La plaie ouvre son urne rouge !

LES JEUNES FEMMES

Où donc est-il, le reflet clair
Qui berçait l'océan amer,
Phœbé du ciel et de la mer ?

MÉDÉE

Fais signe à l'Erinnys funeste qui m'approuve !
Le gouffre a trop subi la victoire du jour ;
Et lâche, réveillés par mes abois de louve,
Les chiennes et les lynx du blême carrefour !

LES VIEILLES

La tempête, ô plaine,
Champs féconds,
Se rue en haleine
De dragons !

LES JEUNES FILLES

Le bois siffle,

LES JEUNES FEMMES

Miaule et braille !

LES VIEILLES

On ne sait quoi s'approche et fuit !

LES JEUNES FEMMES

Troupeau dévastateur sous l'éclair qui les fouaille
Courent les haines de la nuit !

LES JEUNES FILLES

A l'hyèble, aux herbes fleuries,
Tu ne mets plus de pierreries,
Phœbé des bois et des prairies!

MÉDÉE

Mère! évoque l'horreur des tombes vers ton temple!
Et que les anciens morts, la palme d'ombre aux doigts,
Offrant leur pourriture et leurs os en exemple,
Précèdent vers l'Hadès les morts que je lui dois.

LES VIEILLES

Hélas! sous les arbres,
Vent glacé
Les fuyards des marbres
Ont passé.

LES JEUNES FEMMES

Est-ce toi, Pélias?

LES JEUNES FILLES

Ou ton frère, Médée?

LES JEUNES FEMMES

Qui se lèvent, blêmes clartés?

LES JEUNES FILLES

L'un, spectre aux membres amputés...

LES JEUNES FEMMES

Et l'autre rassemblant sa chair déchiquetée!

LES VIEILLES

Tes lueurs, ailes ou lambeaux,
Sont les pâles sœurs des córbeaux,
Phœbé de l'ombre et des tombeaux!

MÉDÉE

revenant vers le palais,
et pendant que se rétablit, non la clarté, mais le calme.

Mais quoi ! lorsque tout crie et souffre et râle et pleure,
La paix habite encor dans la haute demeure !
Tout l'enfer n'a rien pu, lorsque je l'appelais,
Contre la couche impie et le traître palais !
L'hymen s'accouple, heureux !

Un violent tumulte à l'intérieur du palais

Ah ! des cris !

Le tumulte redouble.

C'est le thrène
Funèbre ! sois louée, Hécate souveraine !

Des servantes, des serviteurs se précipitent, traversant la scène en hurlant.

UNE SERVANTE

Catastrophe !

MÉDÉE

O délice!

UNE AUTRE SERVANTE

Epouvante!

MÉDÉE

O douceur!

Le ciel est redevenu clair, comme par la joie de Médée, sous la lune encore rouge. — A Irion, servante, qui apparaît, effarée:

Qu'est-il donc arrivé?

LA SERVANTE DU PALAIS

Créuse, ô noire sœur
De l'ombre, est morte!

La nourrice entre dans le palais.

MÉDÉE

doucereuse et souriante

Tu le dis, il faut le croire!
Mais, sachant son trépas, je n'en sais pas l'histoire.
Dis-la moi, lentement, comme un bon échanson
Verserait, goutte à goutte, une exquise boisson.

LES VIEILLES

Hélas! ô jeune épouse!

LES JEUNES FILLES

Encore fiancée!

LES JEUNES FILLES

Et du bord de l'hymen au noir Hadès poussée.

LA SERVANTE DU PALAIS

que Médée, assise, le coude au bord de l'hémicycle, écoute avec ravissement.

Vers la chambre où la vierge attendait le héros,
Tes fils couraient pareils aux légers passereaux.
Leurs innocentes mains sur ton offrande unies
Semblaient le règne heureux des querelles finies :
On leur baisait les doigts, on caressait des vœux
De concordes en l'or mêlé de leurs cheveux ;
Et tous, nous les suivions, ravis, vers le Thalame.
D'abord Créuse à voir ces fils d'une autre femme
Timide, s'alarma, les yeux près de pleurer.
Sans doute du chagrin que l'on pût comparer
Son lit encore vierge à ta couche féconde.
Mais, lorsque le dessus de la corbeille ronde,
Fut soulevé, Créuse aux yeux d'enfant sourit ;
Et les présents étaient si beaux qu'elle les prit.
Une couronne au fond érigeait des étoiles ;
Elle mit la couronne et se vêtit des voiles.
Elle arrangeait devant son image au miroir
Ses boucles d'or sous l'or qui les firent valoir ;
Elle allait et venait parmi le clair murmure
Des gazes pour montrer tes dons et sa parure ;
Elle riait en un fier plaisir ingénu

De pousser, d'un pied blanc, le long voile ténu,
Ou bien, tournant le cou, le coin de l'œil qui guette,
De voir la frange à son talon levé...

MÉDÉE

Coquette !

IRION

Et j'aimais, ayant craint le meurtre ou le poison,
Que Médée eût vêtu Créuse pour Jason.

MÉDÉE

Certes, je l'ai vêtue, et même ensevelie.

IRION

Mais, alors...

MÉDÉE

Parle ! Alors...

IRION

Est-ce que ta folie,
Pan! s'abattait sur elle et lui serrait le cou?
Elle râle, livide, et fuit sans savoir où,
L'écume aux dents et la pupille retournée,
S'accroche à l'air, fléchit, s'érige, forcenée
En ravalant d'un cri la bave qui pâlit
Sa bouche, plie encore, et se tord sur le lit.
Les servantes, d'horreur, gémissent! on appelle
Créon, Jason, les bras levés! Mais elle
A hurlé comme une âme en proie au Phlégéton,
Car la couronne d'or, ton exécrable don,
S'éploie en un manteau torrentiel de braise,
Et le voile, d'un vent de flamme, frôle et baise
Et dévore la chair de l'enfant blanche!

MÉDÉE

Assez!
Ceux-ci me conteront bien mieux ce que tu sais!

Sortant du palais, les fils de Médée se sont jetés vers elle, en criant et pleurant; elle s'agenouille, elle les tient serrés contre elle :

Dites!... Vous avez vu?

LE PLUS PETIT

J'ai peur !

L'AINÉ

Affreuse chose !

MÉDÉE

Mais non. Dites ! De la couronne à son front rose
Du feu coulait ?

L'AINÉ

Beaucoup de feu.

LE PLUS PETIT

Du feu, du feu.

MÉDÉE

Oh! le royal péplos d'or vermeil et d'or bleu!
C'était beau?

L'AINÉ

Non!

MÉDÉE

Très beau! Comme je vous envie
De l'avoir vu! Mais elle?...

L'AINÉ

Elle courait.

MÉDÉE

Suivie
Par les flammes?

LE PLUS PETIT

Toujours.

MÉDÉE

Le voile aussi brûlait?

L'AINÉ

Autour d'elle, partout.

MÉDÉE

Robe d'or violet!
Robe d'hymen!

L'AINÉ

Et puis, elle agitait sa tête
Et ses cheveux.

MÉDÉE

Ses beaux cheveux!... Et, dans la fête,
Qu'entendiez-vous? Le feu fait du bruit sur la chair.

L'AINÉ

C'était un petit bruit, qui va.

MÉDÉE

Que tu m'es cher!
Qu'a-t-elle fait, parmi la mort qui l'environne,
Encore?

L'AINÉ

Elle mettait les mains à la couronne.

MÉDÉE

Pour l'arracher! Mais la couronne tenait bien?

LE PLUS PETIT

Oh! oui!

MÉDÉE

Puis..

LE PLUS PETIT

Elle tombe...

L'AINÉ

Et ce ne fut plus rien
Je la connais bien, je ne l'ai plus reconnue.

MÉDÉE

Quoi! l'on ne voyait plus un peu d'épaule nue,
Ni ses doux yeux d'enfant, ni ses cheveux légers?
— Chère nouvelle d'or! chers petits messagers!

LES VIEILLES

L'Érèbe a moins de haine en son plus sombre abîme!

LE GOUVERNEUR

qui se rue, les bras levés.

Tu ne connais encor que la moitié du crime!

Médée s'est retournée, ravie. Le gouverneur parle aux Corinthiennes.

A travers tout le grand tumulte épouvanté,
Créon survient. Où donc Créuse, et sa beauté?
Hagard, stupide, il voit l'informe chose noire
D'où la chair coule sous l'invisible mâchoire
Du poison, comme la résine des sapins.
Il s'agenouille, il touche... Effrois jamais dépeints!
Il ne peut plus ôter ni la main ni la jambe
De la sinistre glu mouvante qui reflambe,
Palpite, se déploie, et l'entoure et le prend,
Le flagelle de feu comme un fouet fulgurant,
Lui rase tout le corps d'un brasier qui fourmille...
Il succombe, le père, à côté de la fille!

MÉDÉE

Vengeance très parfaite ! Orgueil de ma fureur !

LE GOUVERNEUR

Et je fuis la maison de désastre et d'horreur !

LA NOURRICE

qui revient du Palais :

Pars avec tes enfants, Médée, ou crains la Moire !

MÉDÉE

impassible

Faut-il céder la place, ayant eu la victoire ?

LA NOURRICE

Appelle ceux d'Egée et montez sur les chars !

MÉDÉE

Apprends qu'aux lâches seuls plaisent les prompts départs.

LA NOURRICE

Les hommes de Créon que la colère ameute...

MÉDÉE

La lionne demeure et fait face à la meute.

LA NOURRICE

... Menacent mère et fils. Tes fils mourront !

MÉDÉE

Par eux ?

Les mains sur la tête de ses fils :

Ils ne toucheront pas un seul de ces cheveux !
Mes enfants sont à moi.

LA NOURRICE

Si leur salut t'importe !...

MÉDÉE

Conduis-les dans le temple et referme la porte.
Je reste.

La nourrice obéit, emmène les enfants.

LES JEUNES FEMMES

tandis que Médée, immobile, regarde obstinément le palais.

Femme atroce, et que pourtant je plains,
Car c'est de tant d'amour que tes crimes sont pleins,
Quitte Corinthe pour Athènes hospitalière !

LES VIEILLES

Pourquoi, comme au cyprès du sépulcre le lierre,
T'attacher, criminelle à l'enlacement noir,
Au décombre de ta gloire et de ton espoir ?

LES JEUNES FILLES

Des spectres te suivraient, ici, dans les demeures,

LES JEUNES FEMMES

Tremble que pour avoir fait mourir, tu ne meures.

LES VIEILLES

montrant le fond de la vallée qui rougit faiblement :

Fuis, le jour point, bientôt il ne sera plus temps.

LES JEUNES FILLES

Oh ! pourquoi restes-tu ?

MÉDÉE

un transport suprême

Parce que je l'attends !

Et que je veux le voir encore ! et que je l'aime !
— D'ailleurs, m'a-t-il menti ? ses serments, stratagème
Ou tendresse ? Il n'est pas venu, mais il avait
Des raisons pour cela peut-être. On le suivait.
Sa fuite était toujours à la porte arrêtée.
Il fut venu, plus tard, je me suis trop hâtée.
Mais, maintenant, seul roi grâce à l'heureux effet
Du crime qu'à nous deux nous avons presque fait,
Il peut venir, sans que Créuse le rappelle,
Puisqu'elle est une morte, et puisque je suis belle !

LA NOURRICE

Pars d'ici ! Ton Jason, — je l'ai vu de mes yeux —
Pleure Créuse avec des sanglots furieux,
Et déteste le ciel et sa vie et sa race !

MÉDÉE

Quoi ! cadavre ?...

LA NOURRICE

Il l'adore !

MÉDÉE

Et hideuse ?...

LA NOURRICE

Il l'embrasse.
Et dans l'impur amas cherche un regard doré...

MÉDÉE

Si tes yeux ont mal vu, je les arracherai !

Médée se précipite dans le palais.

LA NOURRICE

Qu'ai-je fait ?

LES JEUNES FEMMES

Tu mentis ?

LA NOURRICE

Plût aux dieux !

à elle-même

Insensée,
Pour la résoudre à fuir, ne l'as-tu pas poussée.
O désastreuse vieille, à plus de crime encor ?

MÉDÉE

revenant

Il serre dans ses bras son effrayant trésor !

Elle est sur la scène.

Eh ! bien, qu'attends-je encor pour achever ma tâche ?
Ai-je le bras trop faible, ai-je le cœur trop lâche,
Pour faire tout entier mon devoir surhumain ?

Elle va vers le temple.

LA NOURRICE

Fille !

MÉDÉE

On n'arrête pas l'Euménide en chemin !

Devant le temple.

Hécate s'éteignit. Mais toi, Médée, achève !
Car le rouge soleil, mon père, qui se lève,
Certes serait jaloux s'il n'avait sans retard
De l'énorme forfait la plus illustre part !

Elle entre dans le temple. La nourrice se précipite, mais elle se heurte au bronze de la porte et défaille, pendant que le jour monte peu à peu, de plus en plus rouge, derrière la montagne.

LES VIEILLES

Non ! ne te lève pas, soleil !

LES JEUNES FEMMES

Ou vers la terre
Demeure comme un œil fermé...

LES VIEILLES

Pour ne point voir couler ton sang héréditaire
Sur le rouge autel affamé !

LES JEUNES FEMMES

Non ! ne te lève pas, Hélios, sur la terre !

Plaintes vagues dans le temple.

LES JEUNES FILLES

Malheureuse ! ces chers petits
Riaient en ton giron blottis !

LES VIEILLES

Les jolis jeux de leur enfance
Ne te firent jamais d'offense !

LES JEUNES FEMMES

Rappelle-toi, cœur forcené,
Le premier cri du premier-né !

LES VIEILLES

Non ! ne te lève pas, Soleil !

LES JEUNES FEMMES

Ou vers la terre
Darde ton foudre éblouissant...

LES VIEILLES

Pour que l'horrible bras vengeur de l'adultère
Tombe en cendre, encore innocent !

LES JEUNES FEMMES

Non ! ne te lève pas, Hélios, sur la terre !

Pendant que la rougeur redouble dans le ciel, les enfants crient dans le temple.

LES JEUNES FILLES

Entends !

LES VIEILLES

Entends leur cri !

LES JEUNES FEMMES

Plus affreux, d'être doux

L'AINÉ

dans le temple

Ma mère, laisse-nous !

LE PLUS PETIT

dans le temple

Ma mère, laisse-nous !

LES VIEILLES

Que puis-je, femme et vieille, en cet atroce rêve !

LE PLUS PETIT

Oh ! retire ta main !

L'AINÉ

N'approche pas le glaive!

LES VIEILLES

Dieux!

LES JEUNES FEMMES

Hommes!

LES JEUNES FILLES

Tous! venez!

LES VIEILLES

Que ces murs soient rompus!

LES JEUNES FEMMES

C'est plus terrible encore... On ne les entend plus.

Long silence

JASON

forcené, horrible, tout souillé d'un embrassement de cadavre.

Femmes ! où sont mes fils ? Où sont-ils ? Que Médée
Meure par tout le peuple en fureur lapidée,
Je le veux ! Mais les chefs ont juré le trépas
De mes fils. Où sont-ils ?

LES VIEILLES

Ne le demande pas.

JASON

Je veux sauver mes fils de l'arrêt victimaire !

LES JEUNES FEMMES

Ce n'est pas lui qu'il fallait craindre, c'est leur mère !

JASON

Qu'as-tu dit ? où sont-ils ? Parle ! es-tu sans merci ?

MÉDÉE

Ne cherche pas plus loin tes enfants ! Les voici.

La porte du temple s'est ouverte. Médée, formidablement calme, sanglante, est debout devant l'autel, encore armée, dans les lumières rouges et fumantes ; sous d'incertaines visions spectrales, les enfants sont visibles, pâles, égorgés, pareils à des agneaux de sacrifice.

JASON

reculant d'épouvante

Elle a tué ses fils ! O monstrueuse femme !

MÉDÉE

Leur cri fut un des chants de ton épithalame.

JASON

Elle a tué mes fils, — insurmontable effroi !

MÉDÉE

Ceux qui les ont tués, c'est ta Créuse et toi.

JASON

Foudre ! frappe la mère infâme aux mains impures !

MÉDÉE

Les dieux n'écoutent pas la plainte des parjures.

JASON

l'épée nue, et se ruant

Tes crimes par ce fer ne seront pas absous !

MÉDÉE

Temple ! referme-toi devant l'indigne époux !

Les portes de bronze se referment. Médée a disparu. — Jason crie vers le palais.

JASON

Accourez tous, avec des leviers et des pioches !

Des serviteurs arrivent en tumulte

Faites sauter ces murs et renversez ces roches,

Les serviteurs assaillent la porte

Vous n'êtes pas assez !

Vers le palais

D'autres !

Aux femmes :

Donnez l'éveil !

Mais à ce monent, comme d'elle-même, la plus haute roche et d'autres roches se détachent, s'éboulent, refoulant la troupe ruée, et l'on voit, vêtue d'un manteau de pourpre royale, assise en un char magnifique, ses enfants sur ses genoux, somptueuse aussi, Médée parmi les guerriers d'Egée, les lances dardées et luisantes, et autour d'elle, sur elle, le matin est si rouge qu'elle semble triompher au milieu d'une apothéose sanglante.

MÉDÉE

Jason n'atteindra pas la fille du Soleil !

JASON

ébloui d'horreur

Elle fuit ! O Médée, ô monstre ! s'il te reste
De l'âme humaine en ta divinité funeste,
N'emporte pas les corps de mes enfants chéris !
Que je puisse du moins, de mes doigts attendris,
Coucher dans le tombeau les fils de mes entrailles...

MÉDÉE

Je leur ferai de plus illustres funérailles !
Toi, sache ton destin. Sans serviteurs ni chefs,
Seul, pauvre, errant, réduit à radouber les nefs,
Tu tomberas sous un effondrement de planches !
Les planches de la nef chantante, aux voiles blanches,
Qui te porta naguère, avec sa cargaison
De crimes, vers l'opprobe et vers la trahison.
Mais moi dans la splendeur du soleil qui me dore
Je monte à l'horizon comme une horrible aurore !

FIN.

IMPRIMERIE DE CHOISY-LE-ROI

